

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



« La meilleure des Républiques » allégorie d'Amédée Rousseau (1849)

N° 5

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

❑ Blasphème : les « *anges rebelles* » à Notre-Dame
❑ Bonnes milices et lynchages approuvés
❑ Alphonse Boudard Prince d'argot et François Villon Baron de la coquille
❑ Ainsi que, vous n'y couperez pas... ADG

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France
Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB, au
capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- ISSN en cours
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

LES MILLE PREMIERS ABONNES SONT LA

On l'a dit, le « Libre Journal de la France courtoise » est né sans aucun secours des banques, des organismes d'état qui prétendent « aider la presse » ou des agences de publicité.

Mais simplement de la bonne volonté de six cents amis qui ont souscrit un « abonnement anticipé » à un « décadaire de civilisation française et de tradition catholique » élaboré par des journalistes partageant le même sens de la liberté.

Cet argent a permis de payer les frais techniques depuis le numéro un et d'adresser « Le Libre Journal » à des amis que nous supposons pouvoir être intéressés par notre projet.

En un peu plus d'un mois, quatre cents nouveaux abonnés sont venus s'ajouter aux premiers.

Nous voici donc mille.

Ce capital permet d'assurer le financement du journal.(locaux, matériel, fonctionnement, imprimerie, frais de poste).

Mais tous les collaborateurs sont bénévoles.

Pour assurer le fonctionnement normal du journal et pour payer les journalistes, chroniqueurs et techniciens, il faut cinq mille abonnés.

Notre seul soutien, dans ce pari insensé, ce sont nos lecteurs. Qu'ils s'abonnent, qu'ils nous fassent connaître des amis qui pourraient être intéressés et nous gagnerons.

**LE SEUL MOYEN
D'AVOIR UNE PRESSE LIBRE
EST DE PAYER LES JOURNAUX A LEUR
JUSTE PRIX.**

**ABONNEZ-VOUS AU
« LIBRE JOURNAL
DE LA FRANCE COURTOISE »**
décadaire de civilisation française et de tradition catholique

ABONNEMENT D'UN AN	600 F
ABONNEMENT DE SIX MOIS	350 F
ABONNEMENT D'ESSAI (trois mois)	200 F

Pour l'outre-mer et l'étranger, merci d'ajouter cent soixante-dix francs de frais postaux.

Pour vous abonner, envoyez simplement votre carte de visite
accompagnée du formulaire de paiement (mandat ou chèque à l'ordre de SDB)

à SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS.

Editorial

Don Pasquillio contre nos seigneurs

Charles Pasqua n'est pas content : la commission épiscopale des migrations dirigée par Joatton-évêque a critiqué ses projets sur l'immigration. Du coup, le ministre de l'Intérieur et des Cultes joue les saucissonneurs du Vendredi saint : « L'Eglise n'a aucun droit de se livrer à des condamnations. Nous sommes dans un état démocratique et laïc. »

Fortes paroles.

On aurait aimé les entendre quand, en pleines élections, le même Joatton-évêque fulminait contre le Front national accusé de faire « perdre son âme à notre pays ».

Cette fausse querelle entre le clone de Don Pasquillio et les flics de la pensée catho-branchée a cependant un double mérite.

D'abord, elle rappelle que les évêques soutiennent le droit de chacun à vivre où il veut sauf quand il s'agit de carmélites vivant à Auschwitz.

Ensuite, elle répond à la question de savoir qui, au juste, s'intéresse à ce que pense ou ne pense pas l'épiscopat.

A l'évidence, les modernistes s'en foutent qui affectent de n'avoir aucune considération particulière pour les « fonctionnaires diocésains » ; les traditionalistes se tamponnent ontologiquement des divagations des prélats égarés dans le monde ; les laïcs, juifs, musulmans et francs-maçons ne sont pas concernés ; le Vatican n'est pas intéressé : depuis trois décennies, il laisse proférer les pires âneries et perpétrer les plus grotesques hérésies sans jamais répliquer.

Quant aux évêques eux-mêmes, ils sont les plus résolument indifférents à leurs propres discours.

Tous et chacun ne songent visiblement qu'à dire tout et le contraire de tout à propos de tout et de n'importe quoi, avec une préférence marquée pour les sujets dont ils ignorent le premier mot.

En somme, le seul qui feigne d'attacher de l'importance à ce que dit l'épiscopat, c'est Pasqua. C'est donc sans doute par pure réciprocité que ledit épiscopat fait semblant de s'inquiéter de ce que pense Pasqua.

S de B



EN BAISSÉ



Philippe de Villiers déçoit ses amis : après avoir voté la confiance au gouvernement Balladur contrairement à ses promesses, il a refusé son appui au rassemblement du souvenir vendéen qui se tenait le 22 mai au cœur de son fief sur le Mont des Alouettes et négligé l'invitation que l'historien Reynald Secher lui avait adressée pour sa superbe exposition sur la Vendée à Paris.

PITEUX



Comme un de ses amis, co-organisateur du rassemblement au Mont des Alouettes, lui téléphonait à son domicile pour renouveler l'invitation, le fondateur de "Combat pour les valeurs" qui, le combiné à peine décroché, avait reconnu son interlocuteur, a prétendu être son propre frère: "Philippe est absent !" a-t-il assuré. Si c'est lui qui le dit...

A LIRE



Tirée du tome II des délicieux "Mémoires intempestifs" d'André Figuéras, cette anecdote entre cent, toutes aussi drôles : convoqué par le Comité secret en mars 1917, Lyautey, nouveau ministre de la Guerre, ne cache pas sa défiance envers les députés et refuse d'en dire trop. Un tohu-bohu de protestations s'élève de l'hémicycle. Alors, Lyautey, impérial : "Vos gueules, bande de cons !" Et, descendant de la tribune, il démissionne.

Quelques nouvelles

« La force injuste de la loi ». Lorsqu'un jour de 1986 le président de la République proféra cette révoltante antithèse, les commentateurs mirent la chose au compte d'un caprice de prince soumis aux premières atteintes de l'âge et passèrent à un autre sujet.

Il ne se trouva que quelques Cassandre pour prédire que l'effet délétère de ce propos ne manquerait pas de se faire sentir un jour, et combien douloureusement, sur l'ordre social tout entier.

Sept ans plus tard : nous y voici.



L'émeute approuvée par le Procureur



Ce n'est plus seulement un vieux chef d'État, à demi irresponsable, qui tient pour acquis que la loi, fondement même de la société, peut être impunément contestée au nom d'une conception supérieure et désincarnée de la justice, c'est toute la classe politique, toute la hiérarchie sociale.

Voici normalisé, banalisé même, l'acte fondamentalement anti-social de prendre avec la loi les libertés qu'on veut et avec la justice les privautés qui plaisent.

Il n'y a pas si longtemps, le ministre de l'Intégration, Kofi Yamgnane, protestait contre le verdict d'une cour d'appel

acquittant une commerçante qui, en état de légitime défense, avait tué son agresseur.

Ce comportement qui, naguère, aurait valu des poursuites au nom de l'intangibilité de la chose jugée, resta impuni.

Récemment, on a pu éprouver que, partie du sommet de la pyramide sociale, l'idée de loi injuste avait fait son chemin jusqu'aux bas-fonds.

Sous prétexte de lutter contre le trafic de drogue, des bandes armées ont imposé par la force une sorte de loi de Lynch dans la banlieue lilloise et dans les cités immigrées de Bagneux, faisant subir à de supposés trafiquants de drogue les rigueurs expéditives de la justice « populaire » et la force, injuste entre toutes, de la loi de la jungle.

Provoquant d'ailleurs, dans la foulée, quelques « bavures » (passants innocents blessés, voitures d'honnêtes citoyens brûlées, etc.) sur lesquelles la presse n'a pas cru devoir organiser le raffut d'usage quand elles sont le fait de policiers.

On pouvait pourtant s'attendre, surtout au souvenir des cris d'épouvante qui, jusqu'ici, ont toujours accueilli les rares mobilisations de citoyens soucieux d'assurer leur propre sécurité, que ces actes, contraires non seulement à la loi mais aux simples règles de la vie en société, suscitent de vives réactions.

Or, non seulement cela

n'a pas été le cas mais, au contraire, toute la hiérarchie sociale, du haut en bas, a apporté soutien et adhésion aux « vengeurs ».

A Lille, le commissaire principal Marcel Jacquemin, premier responsable du maintien de l'ordre public, a donné le ton en osant qualifier ces violences incontrôlables de « réaction saine et légitime » ; le procureur de la République a carrément rendu hommage au « sens du devoir et au courage » de ces « citoyens » qui avaient accompli leur « devoir civique ».

A Bagneux, le directeur de la Police judiciaire des Hauts-de-Seine, Guido Spiessens, n'a pas hésité à saluer la « partie saine de la population qui a réagi ».

A Paris, le préfet Broussard, interrogé par « Libération », a estimé que « c'est une bonne chose que les gens réagissent ».



Avec l'aval des "autorités"



En d'autres temps, tout fonctionnaire d'autorité tenant publiquement de semblables propos favorables à des émeutiers aurait été suspendu.

Dans le cas présent, c'était impossible puisque les petits fonctionnaires de la police, de la préfecture et de la justice locales ne faisaient que répéter ce qu'avaient déjà dit les



les du marigot

plus hautes « autorités morales ou politiques » de la nation...



Un navrant concert de félicitations



Simone Veil, ministre d'Etat-ministre de la Ville, interrogée sur F2, avait souligné « l'aspect positif » de ces lynchages. Elle était en plein accord avec son prédécesseur socialiste, Bernard Tapie, député des Bouches-du-Rhône qui, devant les caméras de TF1, avait applaudi cette « belle démonstration d'intégration ».

Elle était également en union avec Pierre Mauroy, maire de Lille, qui avait trouvé « pas mauvais que ces jeunes fassent entendre leur cri d'appel », et avec le leader des Beurs, Arezki Dahmani, qui avait jugé ces réactions « particulièrement saines ».

Sur RTL, c'est le ministre de l'Education, François Bayrou, qui, considérant que « ces incidents montrent un désir de sécurité et d'ordre », avait commenté : « c'est un réflexe sain ».

Quant à Charles Pasqua, il avait exprimé sur Europe 1 sa « sympathie » et sa « compréhension ».

Enfin, le ministre de la Justice s'était associé à ce concert de félicitations.

C'était le dimanche 23 mai.

Les conséquences n'allaient pas tarder à se faire sentir.

Le lundi 24, la chasse implicitement ouverte par les autorités, un Tunisien était abattu dans la Cité des Rosiers de Sarcelles, le gang maghrébin auquel il appartenait ayant affronté une bande d'Africains plus ou moins liés à une secte et contrôlant un quartier voisin.

Pour le venger, les amis du mort tentaient alors d'incendier un immeuble de la cité et attaquaient les pompiers venus éteindre l'incendie, avant de briser les vitres d'un centre social et d'agresser les policiers mandés sur place.

Non loin, à Garges-lès-Gonesse, au même moment, deux gardiens de la paix échappaient de peu au lynchage par une bande de jeunes au moment où ils prétendaient interpellier des voleurs de voitures et, à Sartrouville, des policiers étaient contraints de tirer en l'air pour se dégager de l'assaut d'un gang.

Le même soir, à Montpellier, le leader d'un groupe de fils de harkis annonçait des représailles contre la condamnation par la cour d'appel de deux jeunes incendiaires d'un bus urbain.

Deux jours plus tard, c'est à Grigny que, pour la deuxième fois en un mois, des policiers étaient pris à partie par des jeunes au moment où ils arrêtaient un tireur fou.

On ne peut que saluer ce bilan exceptionnellement positif de la crise de démenche démagogique qui semble avoir frappé la classe politico-médiatique.

Crise d'autant plus

scandaleuse qu'à peine les félicitations distribuées par les uns et les autres aux braves petits miliciens « des Biscottes » on apprenait, en lisant le « Monde » daté du 26 mai, que l'explication d'un « ras le bol » contre les dealers n'était pas aussi évidente qu'il semblait au début et que les émeutes étaient bien plus probablement le résultat d'une série de règlements de comptes entre trafiquants de drogue installés et trafiquants de drogue nouvellement arrivés.



Et c'étaient eux aussi des dealers...



Ce que le « Monde », étincelant dans la litote, appelle « une chasse ambiguë », expliquant que « les policiers se demandent si ces événements relèvent du prosélytisme religieux ou de la concurrence entre délinquants ».

En somme, de Simone Veil à Pasqua, en passant par Méhaignerie, Bayrou et autres, les dépositaires de la légitimité républicaine et les garants de l'ordre public ont, par pure démagogie et contre la « force injuste de la loi », apporté leur appui à des émeutiers qui étaient, au choix, des trafiquants de drogue éliminant des concurrents ou des fanatiques religieux ouvrant la chasse aux infidèles.

Il n'en faut pas douter : cette faute se paiera bientôt au prix fort.

EN FAMILLE



Embarras des magistrats qui suivent l'interminable

dossier URBA : dans les fameux « Cahiers Delcroix », où sont scrupuleusement notés toutes les malversations, leurs auteurs et leurs bénéficiaires, apparaît le nom d'un certain Georges Cottineau, habile chef d'entreprise. Georges Cottineau est le gendre de feu Pierre Bérégovoy.

SOUCIS



Roland Dumas, lui non plus, ne surmonte pas le

spleen de l'après-pouvoir. D'autant qu'il apparaît, dans l'enquête sur la déconfiture de la très socialiste « Fondation Léo Lagrange », que cette association pourrait avoir partiellement financé sa feuille électorale, « Le journal de la Dordogne ».

INCREDVABLE



A soixante-quinze ans, le frère du Président, le

général Jacques Mitterrand, vient d'être embauché comme administrateur de l'Omnium nord africain dont le Président est le propre gendre du roi du Maroc. Uniquement en raison de ses exceptionnelles compétences.

BON MOTIF



Alain Juppé a annoncé qu'il serait probable-

ment candidat à la succession de Jacques Chaban-Delmas à Bordeaux. A cela, trois raisons : le RPR, qui a déjà perdu Lyon, ne peut pas perdre une deuxième métropole régionale ; Juppé est « du pays » et, surtout, Jacques Chirac ne peut plus supporter sa présence à Paris depuis qu'il s'est totalement mis aux ordres d'Edouard Balladur.



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

LES AVENTURES DE LA GAUCHE PERDUE

Bataille d'intellos place de la Nation...

Après avoir célébré comme il se doit le 25^e anniversaire de cette "Révolution" de mai qui n'eut jamais lieu, sauf dans quelques cerveaux embrumés qui ne s'en sont jamais remis, il est temps de revenir aux choses sérieuses : notre enquête sur l'avenir d'une gauche, morte, elle, d'avoir réellement accédé au pouvoir...

Rappel des épisodes précédents : la Bérézina des législatives ayant momentanément rendu aphones les ténors du PS, la parole est à l'intelligentsia. Et les Diafoirus qui défilent au chevet d'une gauche en état de coma dépassé proposent des médecines plus absurdes les unes que les autres. Edgar Morin suggère un "clintonisme à la française", André Glucksmann pencherait plutôt pour un recyclage dans l'humanitaire, tandis que Jean Poperen ne voit plus d'avenir que dans le retour à un "archaïsme" marxiste pur et dur. Dans tous les cas, Pierre Bergé préconise "la reconstruction d'un parti majoritaire" — qu'Alain Touraine appellerait bien le "PD" (Parti Démocrate). Si, avec toutes ces bonnes idées, la gauche ne ressuscitait pas, il y aurait de quoi perdre la foi (en elle)...

Les spectres de Bensaïd

Cependant, la revue intello-gaucharde "Politis" pose le vrai problème : l'avenir est-il à la nation ou à l'internationalisme ?

Selon le trotskyste Daniel Bensaïd, la réponse va de soi : la nation est un non-sens à la fois

théorique (les prolétaires n'ont pas de patrie) et pratique (à problèmes mondiaux, réponses mondialistes). Mais, pour être absurde, le nationalisme n'en est pas moins dangereux : c'est qu'en attendant le gouvernement planétaire, qui tarde à se mettre en place, nous traversons "une période d'intrication conflictuelle des instances de décision, propice au déchaînement des paniques identitaires les plus douteuses".

Heureusement, pour faire face au "péril réel" que constituerait "le déferlement des ethnicités fictives" (!), Bensaïd a une solution : le "renouveau internationaliste". Comment ça fonctionne ? Grâce à une clé magique qui n'est pas toute neuve, mais toujours aussi opérationnelle : la "lutte des classes", qui seule "nous permettra de trouver l'issue" du labyrinthe national".

Ce sera ça ou le chaos, prévient-il : "Si ce fil rouge est rompu, la scène sera envahie par les Etats, les blocs, les camps, les croyances, les tribus, les ethnies et autres spectres peu ragoûtants..." Vous l'avez compris, amis lecteurs : ces spectres, c'est vous et moi, et tout ce que nous représentons. Si, par extraordinaire, le "moteur naturel de l'Histoire" (1) ne se remettait pas en marche, alors ce

serait à nous d' "envahir la scène" ! Et le pire, c'est que nous pourrions bien bénéficier du renfort d'autres spectres : les "sociaux-traîtres", qui, sous la houlette de Chevènement, réfléchissent aux moyens de réconcilier le national avec le social. Un "socialisme national" ? Bensaïd en frémit d'avance. Ça lui rappelle "les heures les plus noires".

La Nation au Gallo

Chargé de lui répondre, le président du "Mouvement des citoyens" (chevènementiste) Max Gallo explique sa thèse dans "Politis" : la réalité nationale française l'emportera, qu'on le veuille ou non, contre toutes les chimères "post-nationales" !

A partir de là, la gauche a le choix : soit elle monte dans ce train, le seul qui mène quelque part, soit elle reste sur le quai désert à marmonner ses vieux slogans périmés... Seulement voilà : pour faire le bon choix, elle a un blocage séculaire à surmonter — et c'est pas gagné ! A gauche, nous dit Gallo, le simple mot de "nation" provoque une réaction de rejet à la fois instinctive et intellectuelle. La nation, n'est-ce pas "le contraire de l'internationalis-

me, qui se conjugue (sic) naturellement avec gauche" ? Certes. N'est-ce pas aussi "la source du nationalisme", qui mène tout droit comme chacun sait à la xénophobie, au racisme et aux camps de la mort ? Ce n'est pas si simple, estime Gallo, mais allez expliquer ça alors que "les jeux sont faits dans les têtes" ! N'est-ce pas, en résumé, "un concept de droite", inacceptable en tant que tel pour toute conscience de gauche qui se respecte ? Sûrement pas, dit notre auteur, qui rappelle qu'au moment de Maastricht la droite libérale était d'accord avec la gauche pour juger "l'Etat Nation" dépassé...

En réalité, nous révèle-t-il, "l'idéologie post-nationale" permet à la gauche, consciemment ou non, de se défaire de ses échecs en les imputant à l'étroitesse du cadre national : "Passons de la nation à l'Europe, ou... au monde, et les problèmes seront résolus !"

Bien vu, Gallo ! Mais avec tout ce fatras de réflexes conditionnés, de préjugés idéologiques et de transferts psychanalytiques, comment notre héros parviendra-t-il à convertir la gauche à l'idée nationale ? Pour le savoir, rendez-vous à la prochaine décennie...

(1) Il s'agit évidemment de la lutte des classes, bande de cancres !

Et c'est ainsi...

par ADG

BISCOTTES AUX BEURS

— *Nouvelles
de l'homme*
— *Tueurs de vélos*
— *Massacres
de dealers*
— *Grandeur
consécutive
des mêmes.*



Voici que l'homme s'avance, fièrement dressé sur ses deux petites jambes de derrière, l'oeil un peu jaune d'excès de boisson, éprouvant de la difficulté à rentrer dans ses pantalons d'été de l'année dernière. Il est rassuré cependant : depuis le numéro précédent du "Libre journal", l'Everest ne s'est livré à nulle autre facétie. Il (ou elle) n'a pas grandi, forci ou tressailli. L'Everest a mis sans difficulté aucune ses pantalons d'été.

L'homme qui a imaginé le maillochon portatif pour pique-nique galant, les courses de voitures à pédales et l'aiguille à carder les matelas pneumatiques, l'homme qui a la société de ses Amis sise rue David d'Angers et son Musée au Trocadéro, l'homme qui a été traité d'inconnu par Alexis Carrel et d'individu par Charles Pasqua, cet homme-là n'a pas encore inventé le fil à couper le Beur.

On le voit bien dans le quartier des Biscottes, près de Lille où, nous apprend la presse, se déroule une intéressante chasse aux dealers de drogue. Dans notre grande naïveté, nous croyions que la seule chasse ouverte en ce moment était la chasse aux vélos, ainsi qu'en témoignent, chaque oui-qui, ces automobiles chargées de dépouilles navrantes de bicyclettes aux roues encore frémissantes. Les tueurs de vélos — qui n'ont pas la décence de dissimuler les preuves poignantes de leurs tristes exploits cynégétiques (j'ai même vu, de mes yeux vu, sur le toit d'une 405, un bébé vélo, avec ses petites roulettes arrière, preuve qu'il ne savait pas encore marcher tout seul !) — ont certes la loi pour eux. D'aucuns n'ont pas manqué d'évoquer le côté nuisible des vélocipèdes sauvages qui mangent le bitume hors des axes verts et nous n'avons

pas l'intention d'entamer une polémique stérile sur ce sujet ni de gloser sur l'anthropocyclisme béat de certains qui baissent la tête pour avoir l'air d'un coureur.

Mais où nous nous interrogeons — car l'homme a les circonvolutions arachnoïdes du cervelet pleines de points d'interrogation et de bons de textiles — c'est sur la légitimité de la chasse aux dealers qui se déroule aux Biscottes. Et d'ailleurs, en passant, pourquoi ce quartier s'appelle-t-il "Les Biscottes", sachant que "parce que" se dit "biscotte" en anglais, pays où on préfère pourtant les toasts et les muffies ? Serait-ce parce que "les Biscottes" sont enduites de beurs ? Nous attendons de M. Mauroy — cet humaniste — une réponse rapide et courtoise.

Quoi qu'il en soit de l'éthymologie biscotienne, les événements qui s'y déroulent nous interpellent

quelque part, là, à gauche au fond du couloir et vous êtes prié de laisser les événements dans l'état où vous auriez souhaité les trouver en entrant. Pourquoi chasse-t-on les dealers ? Serait-ce pas en réalité du braconnage ? Et que cherchent les Raboliot des Biscottes ? Je sais bien qu'après passage chez le taxidermiste, une tête de dealer fait un effet des plus gracieux sur un mur, entre un phacochère et un dahu transylvanien mais quand on aura usé et abusé de ces hallalis et de ces débouchages, de ces grandes clameuses et de ces battues, le risque n'est-il pas important de faire du dealer une espèce en voie de disparition ?

On sera bien avancé le jour où on ne pourra plus voir un dealer que dans un zoo ou sur des planches anatomiques.

Quand les enfants s'imagineront que le dealer était un animal mythique et qu'ils ne pourront qu'imaginer l'époque où il proliférerait en hardes compactes, les poches bourrées de barrettes de kif, les narines brûlées à la cocke, des tombées de seringue plein les bras. Qu'on devra lui raconter ces rues entières peuplées de dealers à la tombée de la nuit, avec les deux guetteurs (des daguets) postés à chaque extrémité, avec les clients furtifs dont l'allure humble montrait bien en quelle dépendance ils étaient par rapport aux dealers, mâles dominants s'il en fût.

Non, nous sommes obligés d'alerter les gentils Biscotteaux qui croient peut-être bien faire à courre le dealer mais qui vont bien au-delà de la nécessaire sélection naturelle. D'autant qu'à les regarder, ils ne m'ont pas parus bien différents de leur gibier. Chasseur aujourd'hui, dealer demain ?

*Et c'est ainsi qu'ils seront
grands.*



Entretien Courtois avec

« Sur le bout de la langue », promenade parmi les mots de l'amour, conduite par Alphonse Boudard et Dubout, renoue avec la tradition paillarde et la littérature gauloise. Nul mieux qu'Alphonse, secrétaire perpétuel de l'Académie coquine et Grand ordonnateur des fêtes du langage au royaume d'Argot, ne pouvait se lancer dans cette exploration audacieuse. Attention, ce livre n'est pas à mettre entre toutes les mains.

Libre Journal
Alphonse Boudard, « Sur le bout de la langue », c'est un peu le réveil de la gauloiserie qui, en littérature comme ailleurs, semblait bien oubliée... ?

Alphonse Boudard

C'est vrai.

Les dessins de Dubout n'y sont d'ailleurs pas pour rien. Cet immense dessinateur a illustré Rabelais, Villon, Lesage et tant d'autres. Je suis en bonne compagnie.



Vous avez donc commis un ouvrage grivois ?

On peut dire cela. On peut dire aussi qu'il est gaulois, coquin, rabelaisien, licencieux, gaillard, égrillard, trivial même. Il se rattache ainsi à la tradition de Rabelais, de La Fontaine, de Restif de La Bretonne, Pierre Louÿs, Verlaine, Guillaume Apollinaire. Une grande tradition de la littérature française.

Française, uniquement ?

Latine, en tout cas. Les littératures italienne et espagnole sont riches de textes libertins. Est-ce une sorte de génie latin ? je ne sais.

Ce qui est certain, c'est que la chose est traitée par les Latins d'une manière

plutôt rigolarde alors que les Nordiques ou les Scandinaves sont compassés et empesés.

Le « pétomane » ne faisait rire que les Français, les Espagnols et les Italiens. Au nord, on préfère le genre Heidegger. D'ailleurs, la libération des mœurs y fut une affaire extrêmement sérieuse. En France, elle a toujours fait rire.

Etes-vous de ceux qui établissent une différence entre l'érotisme et la pornographie ?

Je laisserai Dubout répondre pour moi : voulez-vous me dire si ses dessins ont quoi que ce soit de pornographique ? Ils sont irrésistibles et la drôlerie n'a jamais incité à la débauche,

chose formidablement ennuyeuse, en somme. La rigolade est une façon saine d'aborder le mystère de la chair, une autodéfense. Les chansons de carabins sont un remède contre l'angoisse de la mort qui taraude les médecins. Il est frappant de constater que les écrivains les plus libres sur ce plan sont, comme Rabelais ou Céline, des médecins. Des hommes qui connaissent trop le prix de la vie pour se laisser choquer par des écarts de langage.

La présence presque obsédante d'allusions au clergé, moines paillards, nonnettes en goguette, relève d'une volonté blasphématoire, selon vous ?

Il n'y a aucune volonté blasphématoire là-dedans. Cela s'inscrit dans le droit fil de la coutume médiévale, de la « fête des fous » qui consiste à chahuter ce que l'on respecte. Et puis, jusqu'au XVIIIe siècle, l'Eglise ne se voulait pas protectrice des pucelages. Elle s'assignait d'autres missions et les traditions populaires de gaillardise n'impliquaient aucune notion de péché. C'est plus tard, au XIXe siècle, sous l'influence du protestantisme et du jacobinisme, que la « chose » a pris son caractère abominablement peccamineux. En vérité, pour l'Eglise, la vraie, pas celle des bigots, les péchés majeurs sont contre l'Esprit, contre la Foi, l'Espérance et la Charité.

Le langage licencieux dont vous êtes en quelque sorte le moderne Littré a-t-il évolué ?



Alphonse Boudard

Un moderne Littré, moi ? C'est bien de l'honneur que vous me faites. Mais vous avez raison de dire que le vocabulaire paillard évolue comme les autres. Exemple : un des innombrables mots pour désigner la poitrine féminine est « *les roberts* ». A l'origine, c'est une marque de tétine pour biberons en vogue au début du siècle. On ne trouvait donc évidemment pas le mot dans Rabelais et on ne l'entend plus aujourd'hui que très rarement. Autre exemple : Villon interroge : « *Mais où sont les neiges d'antan ?* » A l'époque, « *antan* » est un mot d'argot qui signifie l'an passé. Il deviendra populaire, puis courant, puis académique et, finalement, désuet. Il y a aussi des mots qui ne bougent pas : « *décarrade* », qui signifie « *fuite* » en argot, est dans Villon ; aujourd'hui, c'est encore un terme argotique d'usage courant dans le milieu.

Comment naît un mot ?

De mille manières. Ainsi, l'argot licencieux grouille de mots algériens. Cela a commencé avec la conquête de l'Algérie, continué avec les régiments de tirailleurs et aujourd'hui avec les immigrés. Le verbe « *niquer* » utilisé par un groupe de rap est d'origine arabe. Il y a aussi la création populaire fondée sur l'image : les « *pare-chocs* » pour les seins, ou les « *hirondelles* » pour les agents cyclistes (non pas, d'ailleurs, à cause de la silhouette que leur conférerait leur cape mais par référence à la marque de leur vélo). Il y a le patois. Le « *fourgue* », qui désigne un receleur en

argot des voleurs, est un mot auvergnat, « *fourgat* », qu'on pourrait traduire par « *brocanteur* », acheteur de n'importe quoi et, au besoin, de marchandises douteuses. Et puis il y a l'argot, ou plutôt les argots, langages codés des corporations de malfaiteurs. On entend souvent dire « *c'est le pied !* » L'origine de ce mot est ancienne et son glissement sémantique intéressant. A l'origine, c'est un mot d'argot des voleurs que l'on trouve dans Vidocq. Le « *pied* », c'est précisément la part de butin qui revient à chacun des complices d'un vol. On dit aussi le « *fade* ». Puis, le mot sera utilisé pour évoquer la part de plaisir qui revient à chacun dans l'amour. On « *prend son pied* » ou « *son fade* ». Aujourd'hui, il exprime une simple satisfaction : « *Ce film, c'est le pied* ».

Y a-t-il un affadissement du vocabulaire ?

Hélas ! Le franglais et la média-langue ont renversé le processus de création du langage. Avant, l'invention venait du peuple. Cocteau raconte avoir entendu, au temps où le fait de traverser hors des clous était passible d'une amende, un automobiliste crier à une piétonne : « *Hé ! mémère ! t'es dans les places à quinze balles !* » La création populaire était permanente, spontanée. Les gars de Ménilmontant, de Belleville, de la Mouf étaient des inventeurs de mots. Aujourd'hui, c'est fini. On leur injecte de force des mots tout faits dans la tête. A longueur de journée, ils répètent les mêmes tics ver-

baux : « *c'est le pied* », « *génial* », « *incontournable* », « *super* ». Exemple authentique : « *j'ai pris un laxatif, c'était super !* »

Cela vous paraît grave ?

Bien sûr ! Les écrivains puisent aux sources de ce langage populaire. Les trouvailles des petits apprentis de la Bastoche, des petits voleurs de Barbès, on les retrouvait dans l'œuvre de Céline, dans les chansons de Francis Carco. Et cette familiarité était ancienne. Villon, par exemple, écrivait tantôt le français de la Sorbonne tantôt le jargon de la « *Coquille* », une espèce de mafia du temps. C'est le procès des « *Coquillards* » qui, à la fin du XVe siècle, permit, grâce aux aveux d'une « *balance* » (mot d'époque) nommée « *Dimanche-Le-Loup* », d'établir le premier lexique d'argot. De même que, bien plus tard, Vidocq établira grâce au procès des chauffeurs d'Orgères un glossaire de leur langue secrète. On découvre qu'ils disaient, par exemple, « *enterver* » pour « *comprendre* ». Nous disons « *entraver* ». L'argot est donc une langue populaire et de haute tradition dans laquelle les écrivains puisent tout naturellement.

Selon vous, Alphonse Boudard, qu'est-ce que la vulgarité ?

Il ne faut pas confondre vulgarité et trivialité. Est vulgaire ce qui traîne partout. Une critique a taxé mon livre « *La Cerise* » de « *rare vulgarité* » ; je lui ai répondu que c'était un non-sens. Ce

qui est rare peut être grossier, trivial, obscène, tout ce qu'on veut, mais pas vulgaire. Ce qui est vulgaire aujourd'hui, c'est de parler comme tout le monde, du gardien de HLM à la femme de ministre. C'est de dire à tout bout de champ « *c'est génial* » ou « *c'est super* ». C'est d'employer la média-langue, ces mots passe-partout, ces mots qui traînent dans toutes les bouches. L'argot, en revanche, est une préciosité à l'envers. Bien employé, il flamboie.

Le mot grossier ou trivial est sauvé de la vulgarité par sa rareté et sa drôlerie. « *Chier* », qui était pourtant dans Rabelais, est devenu d'une épouvantable vulgarité depuis que tout le monde l'emploie : « *mon chauffeur me fait chier* », dit la comtesse. « *Caguer* », du coup, prend un côté rare et enraciné. Il sent son marché de Provence.

Les jeunes écrivains sont-ils aussi des conservateurs du langage populaire ?

Je suis dubitatif. Philippe Djian, par exemple, que l'on donne comme un écrivain adulé des jeunes, n'apporte qu'un vocabulaire américanisé, une langue qu'on dirait traduite des dialogues de séries B hollywoodiennes. Djian est-il le témoin d'un phénomène, son reflet ou son promoteur ? Sa langue, en tout cas, n'est pas de l'argot. C'est la langue des jeunes. Elle disparaîtra donc parce que les jeunes vieillissent tandis que les truands qui parlent argot restent des truands à travers les siècles.



Cohenneries

Juif,
on t'attend
à la maison !

Dieu sait que je ne suis pas un des ces paranos genre Gaubert (vous savez, la face cascher de Pasqua) qui voit de l'antisémitisme dans le moindre discours de comices agricoles. Mais quand j'ai découvert ces affiches qui fleurissent sur les murs des quartiers parisiens à forte proportion de...comment dire ? Voilà que j'hésite avec cette fichue loi Gayssot. Allez, tant pis, je prends le risque : de juifs quoi ! Donc, quand j'ai vu ces affiches avec ce slogan révoltant en énormes caractères "Juif, on t'attend à la maison !", j'avoue que j'ai eu un choc. Car enfin, c'était clair et net : là, en plein Paris, en plein jour, sous mes yeux incrédules, des salopards nostalgiques de la "Bête immonde", clamaient : "Juifs, dehors ! Rentrez chez vous !" Le message d'ailleurs était accompagné d'une représentation graphique de l'État d'Israël qui ne laissait planer aucun doute quant à sa signification : votre maison, c'est Israël, pas la France, allez, ouste, du balai, retournez dans votre bled ! Scandalisé j'étais. Comment la LICRA, le MRAP, Simone Veil (c'est fou quand même ce qu'elle me rappelle Benny Hill), Jean-jean-Pierre-Pierre et les autres Bloch-Bloch, avaient-ils pu laisser passer cet acte caractérisé d'antisémitisme, sans réagir ? Comment le CRIF et le FRIC, sa succursale du showbiz, n'avaient-ils pas immédiatement déclenché des manifestations de rue avec Mitterrand, Roger Hanin, Bruel et Macias ? Comment les vitres de la brasserie "Chez Jenny" pouvaient-elles être encore intactes ? Et en plus, comble de la provocation, ces scandaleuses affiches étaient revendiquées. Par le Bethar de France. Ah bon, c'était juste une campagne financée par l'office du tourisme israélien... Il n'empêche, delenda est Carpentras.

JEAN-PIERRE COHEN

D'autres nouvelles...

Au mont des Alouettes,
la « jeunesse de Dieu »

Les gendarmes les ont comptés : dix mille ont gravi le mont des Alouettes, haut lieu de la Vendée, en ce 22 mai qui honorait « les combattants de 1793 et toutes les victimes de la Révolution française ». Voilà deux ans, quand l'idée prit corps chez les royalistes de ce grand rassemblement populaire en un lieu symbolique, nul n'aurait osé prédire ce succès.

Sans moyens financiers, sans permanents, dans un contexte politique vendéen délicat et face à l'hostilité de l'autorité diocésaine, les organisateurs n'avaient pour réussir que ce grain de « folie » qui n'est autre que la vertu d'espérer contre toute espérance.

Et ce fut le plus grand rassemblement de royalistes de l'après-guerre. On ne détaillera pas ici cette journée miraculeuse qu'une cassette-vidéo racontera (1).

Mais comment oublier la messe solennelle « autorisée » par l'évêque de Luçon cédant à une paternelle pression venue de... très haut ; la paisible marée des fidèles montant, croix de procession et clergé en tête, bannières au vent vers la stèle fraîchement érigée pour sa bénédiction canonique ; le geste du prince Louis XX, duc d'Anjou, qui, retenu par des examens universitaires, fit déposer par son cousin le prince Rémy de Bourbon-Parma et par un jeune Vendéen une gerbe immaculée piquée d'un seul œillet rouge-sang, hommage de l'aîné des



Arrestation d'un prêtre.

Petite Histoire de France d'Henri Servien. Edition Chiré.

Bourbon aux martyrs des combats pour Dieu et le Roi. Familles portant le Sacré-Cœur ou la fleur de lys en sautoir, bébés en poussettes, enfants gambadant, adolescents rieurs et patriarches heureux d'être là ; cette terre, abreuvée du sang des martyrs, a fait lever, en ce 22 mai, les prémices d'une généreuse moisson.

Jamais n'ont été plus actuelles les paroles de Monsieur de Charette : « Notre patrie à nous, c'est nos villages, nos autels, nos tombeaux, tout ce que nos mères ont aimé devant nous. Notre patrie, c'est notre foi, notre terre, notre roi. Leur patrie à eux, qu'est-ce que c'est ? Vous le comprenez, vous ? Ils veulent détruire les coutumes, l'ordre, la tradition. Alors qu'est-ce que cette patrie narguante du passé, sans fidélité et sans amour. Cette patrie de billebaude et d'irrégion ? Beau discours, n'est-ce pas ? Pour eux la

patrie semble n'être qu'une idée ; pour nous, elle est une terre. Ils l'ont dans le cerveau, nous nous l'avons sous les pieds : c'est plus solide. Et il est vieux comme le diable leur monde qu'ils disent nouveau et qu'ils veulent fonder dans l'absence de Dieu... Vieux comme le diable... On nous dit que nous sommes les suppôts des vieilles superstitions... Faut rire. Mais en face de ces démons qui renaissent de siècle en siècle, sommes une jeunesse, Messieurs, sommes la jeunesse de Dieu, la jeunesse de fidélité ! Et cette jeunesse veut préserver, pour elle et pour ses fils, la créance humaine, la liberté de l'homme intérieur. »

Vive la Vendée, messieurs !

DANIEL HAMICHE

(1) Renseignements :

ARLBV, Logis de la Mission,

85140 Saint-Martin-des-

Noyers. Tél. : (1) 51 07 82 06.

Fax : (16) 51 07 86 85.



Les évêques invitent les anges rebelles à Notre-Dame

Le 22 juin s'ouvre à Paris le "Forum Stop" qui vise à "la reconstruction de la civilisation de notre planète Terre". Rien de moins.

Pourquoi à Paris ? "Parce que, explique la présidente, tout ce que l'humanité a connu de transcendantal s'est propagé depuis la ville lumière"

Exemple d'événement transcendantal : "la révolution communiste".

Jusque-là, rien à dire. Ces divagations gauchéco-lo-mondialistes publiées dans une feuille intitulée "Savoir c'est Pouvoir" sont usées jusqu'à la corde.

La suite est plus édifiante.

Un certain Norberto Keppe, président-fondateur de la société interna-

tionale de trilogie analytique de psychanalyse intégrale. (oui M'sieur !) constate que "L'Eglise fonctionne à l'inverse de nos nécessités et de notre nature" et dénonce comme pathologique la "dépendance religieuse".



« La dépendance religieuse » est une maladie



Plus loin, d'ailleurs, le programme annonce un concert international intitulé "La rébellion des anges". Suit la liste des organisations participant au forum, inévitable kyrielle d'organisations communistes (la CGT), de groupes terroristes (l'ANC sud-africain)

et d'officines de subversion (Greenpeace).

Mais, plus surprenant, on note à ce forum, où l'on expliquera que la révolution communiste est une transcendance, la foi une maladie et l'Eglise l'ennemie de l'humanité, la participation de... la Conférence épiscopale de France.

Si vous vous demandez ce que les évêques font dans cette galère aux allures de bateau-hôpital, voici la réponse : Notre-Dame, qui était fermée pour la Pentecôte aux pèlerins de Chartres, sera grande ouverte le 25 juin à 16 h pour une messe chantée en l'honneur du forum STOP.

Sous l'invocation des anges rebelles, sans doute ?

EFFLAM HUON DE PENANSTER

Le sous-lieutenant Efflam Huon de Penanster, mort en service commandé à la tête de ses hommes en Somalie, est le gendre de notre ami Francis Decotignie qui, depuis des années, se dévoue corps et âme à l'organisation du Pèlerinage de Chartres.

Garçon de Riaumont puis scout et routier, Efflam avait été marié, voici huit mois à peine par le Père Argouarc'h, prieur de la Sainte-Croix.

Sa toute jeune femme, Sabine, attend un bébé.

Malgré le drame, Sabine était présente aux côtés de son père au Pèlerinage de Chartres montrant ainsi que, comme son mari, elle appartient à ces jeunes cohortes qui semblent sorties tout armées d'un roman de chevalerie.

La mort d'Efflam est une perte terrible pour notre famille dont l'espérance repose, justement, dans ces « âmes de feu » selon le mot magnifique du Père Argouarc'h.

Que les siens trouvent ici l'amitié et les prières de toute l'équipe du "Libre Journal"

BIEN VU



Du même Alain Juppé, ministre des Affaires étrangères RPR, ce commentaire sur les propos de François Léotard, ministre de la Défense PR à propos de la situation en Yougoslavie : "Il a pris ses informations dans Tintin et le Sceptre d'Ottokar..."

RECRUE DE CHOIX



Le parlement européen de Bruxelles vient d'embaucher un directeur adjoint du développement rural : Miss Mary Reid, connue en France pour avoir appartenu à la bande des "Irlandais de Vincennes".

DELICAT



C'est la propre épouse de Yasser Arafat, Soha Tawil, qui va installer à Paris la fondation "Palestine-Avenir". Son but : faire mieux connaître aux Français la culture et la civilisation palestiniennes. Accessoirement, elle tentera de recueillir des subside d'autant plus nécessaires que Khadafi a mis sous séquestre le fruit de la collecte que les Palestiniens de Libye avaient faite à l'intention de leurs compatriotes occupés.

PREVOYANTE



Dès les premiers jours de mars, Simone Veil savait qu'elle serait ministre du prochain gouvernement, quel qu'il soit. Elle avait informé l'énorme multinationale financière Robeco qu'elle ne "serait pas disponible" pour une réélection au Conseil de surveillance du groupe. Ce siège lui assurait une rémunération de l'ordre de dix mille florins (trente mille francs).

En poche

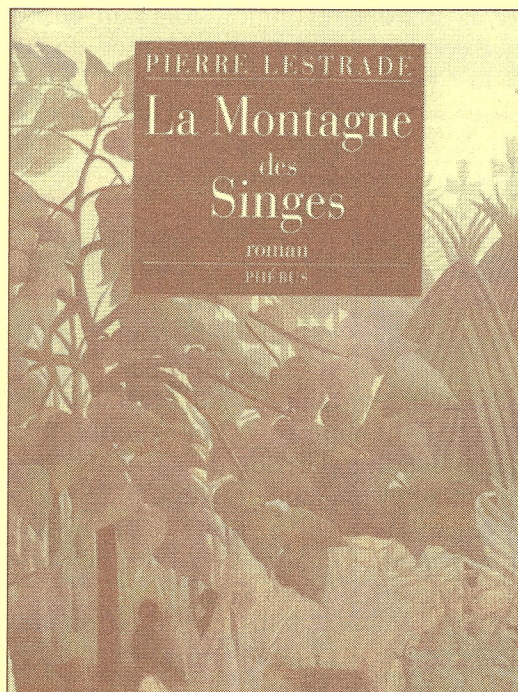
Petite vie de Saint Louis

Paul Guth et son sujet, saint Louis, sont des êtres brûlants. Le livre enflammera donc naturellement vos esprits. « Les saints, nous dit-il, sont avant tout des passionnés, des condensateurs vertigineux d'énergie, des hors la loi commune, s'élançant, en ruant dans les brancards, vers la loi des cieux ». Paul Guth aime ce type de hors-la-loi. Saint Louis est pour lui l'un des piliers de notre civilisation « et aujourd'hui ce pilier nous paraît plus fort qu'il y a vingt ans. Tout autour, la maison s'écroule. Nous éprouvons un besoin plus viscéral de nous accrocher au solide. » Cet homme au visage d'ange fut remarquablement éduqué par sa mère. Il lutta pour la paix et, contraint de faire la guerre, il essaya d'en limiter les horreurs, de soigner les blessés et de les rapatrier. Il créa les hospices et les Maisons-Dieu, les restaurants universitaires en un temps où les étudiants sans le sou crevaient de faim. Le hasard voulut que le feu ravageât un grand nombre de cathédrales en ce début du XIII^e siècle. Saint Louis les fit reconstruire. Avant de partir en croisade, il décide de « vider jusqu'au fond tous les abcès de rancœur qui propagent le mal en ce monde ». Pour cela, il envoie, en 1247, des enquêteurs dans toutes les provinces annexées au domaine royal depuis l'avènement de Philippe Auguste. Tous ceux qui avaient été victimes d'exactions de la part des fonctionnaires royaux pourraient réclamer. De l'excellente politique, affirme Paul Guth, « car ce qu'on appelle ordinairement "la politique" n'est que l'entretien "habile" d'un mal qui, en fermentant, finit par éclater en révolutions et en guerres. Couper le mal à sa racine, en extirpant ses causes, n'est-ce pas le but de toute médecine, que devrait imiter la politique, en préparant le plus lointain avenir ? » Pas si naïf que cela, finalement, Monsieur Guth !

NATHALIE MANCEAUX
Desclée de Brouwer, 65 F

C'est à lire

par Serge de Beketch



A ne pas lire jusqu'à la fin

Brisé par la mort de sa maîtresse dont il s'accuse confusément, un jeune médecin quitte la France de l'immédiat avant-guerre et s'exile au fond de la forêt congolaise pour s'y perdre en soignant les Nègres atteints par la maladie du sommeil.

Sur ces prémices dignes de la littérature de gare des années trente éclôt un chef-d'œuvre romanesque comme l'édition française ne nous en avait pas donné depuis bien longtemps.

Le photo-roman acquiert, dès les premières pages, une vie propre, foisonnante et parfumée, comme ces poteaux télégraphiques qui, plantés

dans la terre congolaise, se couvrent en quelques mois de pousses vertes. Le mélo s'élève au mystère initiatique, le drame bourgeois prend des accents shakespeariens, on est saisi, séduit, fasciné, emporté par un torrent d'images, de couleurs, de formes, de fragrances.

La phrase elle-même, empoignée par cette frénésie vitale, pousse comme fougères arborescentes. Elle a des exubérances de forêt primitive, elle semble exhaler les mêmes parfums lourds et gras qui montent du sol sous la pluie africaine. Elle dit la magie vénéneuse du paysage et l'étrangeté abyssale des personnages, hommes ou animaux. Elle mesure la dérision des petites sociétés propres et aseptisées de l'Occident blanc face au monstrueux grouillement de vie et de mort de la forêt africaine et la vanité des minces certitudes du monde moderne et mécanisé, comparé au foisonnement des croyances et des peurs qui pèsent sur les sociétés primitives.

Du coup, l'irrationnel

devient la règle et, quand la loi cartésienne reprend ses droits, quand, dans les dernières pages, le mystère s'effondre sous le poids de la logique bourgeoise, le lecteur se trouve comme un poisson jeté hors de l'eau, asphyxié par le bon sens et la triviale réalité.

En refermant le livre après le premier paragraphe de la page 339, on s'épargnera cette pénible expérience et l'on ne gardera au cœur que le souvenir d'un prodigieux voyage hors du monde et du temps.

Ed Phébus 138 F

Carthage le rêve en flamme par C. Azziza

Des ruines inventées

Voilà trois ans à peu près, Claude Azziza nous avait enthousiasmés avec son livre consacré à Pompéi, à la fois tombeau pour un mythe, guide touristique, précis de littérature et cri d'amour. La réussite était si totale qu'on n'osait pas espérer une récidive.

C'est pourtant le cas de cette célébration de la cité de Didon. L'effet est cependant différent. Quand Pompéi est comme une momie conservée dans la cendre et que l'on peut voir, toucher et visiter, Carthage, rabotée par la



charrue romaine et dissoute par le sel du conquérant, ne persiste que dans notre mémoire collective. Elle n'existe plus que par les radotages imaginaires de Caton, qui l'a conservée en la voulant détruire à jamais, que par les emportements de Flaubert, qui enrageait de ne point arriver à en fixer les traits, que par les inventions de Virgile, que par les sentences de Conan Doyle, qui en a fait le sujet d'une fable qu'aurait pu signer Kipling, et que par les dissertations blasées de Chateaubriand.

Sans les admirables mosaïques et les ruines lourdes que montre le cahier de photos, on pourrait croire que cette ville qui fit trembler l'antiquité et qui mobilisa des générations d'historiens ne fut jamais qu'un rêve de

poète, une illusion de romancier, un mensonge de mémorialiste, un mirage à l'usage des promeneurs, voire une imagination de Claude Azziza.

Omnibus, 135 F

Frédéric Mistral par C. Mauron

Ecologiste avant tous les autres

Avec une très exacte fidélité à son incohérence quasi démoniaque, notre époque de retour vers « l'authentique », le « régional », « l'écologie » méprise absolument et, pire encore, méconnaît résolument l'homme qui incarne le mieux dans l'histoire de la littérature française l'authenticité, l'amour de la province, l'enracinement, la passion de la langue et

de l'environnement : Frédéric Mistral.

Cette ingratitude est si flagrante qu'on éprouve de la surprise à découvrir, dans le lot des biographies que l'édition nous livre, un portrait du félibre. Portrait d'autant plus inattendu que l'intéressé lui-même l'avait, par avance, frappé d'interdit en réclamant que l'on s'intéressât plus à son œuvre qu'à lui-même.

Heureusement, Claude Mauron a désobéi. On regrettera seulement qu'il se montre si discret sur le caractère profondément politique de l'œuvre de Mistral, sur ses relations si importantes avec Maurras, sur l'influence que le géant provençal eut sur le jeune Léon Daudet.

On n'en lira pas moins son livre avec un plaisir reconnaissant.

Fayard, 140 F

Arts

Les trésors d'une collectionneuse

Le domaine de Chaalis appartient à l'Institut de France, légué par Madame Jacquemart André à sa mort. Elle l'avait acquis elle-même en 1902 afin d'y réunir ses collections d'œuvres d'art. C'est que cette artiste peintre était une collectionneuse impénitente. Et la fortune de son banquier de mari permettait à Nélie d'assouvir sa passion pour les arts de toutes époques et de tous pays. On vient d'ouvrir au château « Le salon indien et birman », où sont exposés pour la première fois les objets qu'elle avait rapportés d'un long périple en Orient.

Elle a soixante ans en 1902. Et elle est veuve. Elle se lance alors dans une expédition de quatre mois qui la mènera de Colombo à Calcutta, en passant par Rangoon. Sa principale occupation là-bas, c'est la « chine ». Elle dévalise tous les antiquaires. Et c'est par dizaines de caisses que ses acquisitions sont expédiées en France.

Le salon récemment ouvert semble une caverne aux trésors : grand Bouddha debout en bois doré, boîtes à offrandes, groupe de six statues, grand autel de bois stuqué, tout doré lui aussi, le gong, bien sûr, pour appeler à la prière : c'est tout l'intérieur d'un temple birman !

Pour ce qui est indien, c'est moins religieux : un superbe tapis de palanquin d'éléphant en velours rouge, brodé de tigres, un trône en marbre, des armes, des instruments de musique, un coffre finement sculpté, des tapis encore, des bijoux...

Une collection dépayssante et colorée derrière la pure façade XVIIIe de Chaalis.

NATHALIE MANCEAUX

Domaine de Chaalis. 60300
Fontaine-Chaalis. Tél. :
44 54 04 02.
Fermé le mardi.

L'ESPOIR D'UN PEUPLE

par Serge Vellones

Nouvelles Editions latines

Par un Français de souche, de racines et de branches, tout simplement, un recueil de vérités droites sur la France, ses citoyens et ses... habitants. Rien de plus, rien de moins. C'est rare.

OVNI. LA SCIENCE AVANCE

par Jean-Claude Bourret

Robert Laffont, 99 F

Après vingt ans d'enquête, le siège de Jean-Claude Bourret, grand journaliste de télévision et « big boss » de l'Ufologie en France, est fait : quand aucune explication naturelle ne peut leur être donnée, les « soucoupes volantes » sont des engins d'exploration expédiés par des civilisations extra-terrestres. Pourquoi pas ? Le livre, en tout cas, est fait avec sérieux.

L'OR DES DICTATURES

par Philippe Madelin

Fayard

A partir d'une enquête journalistique banale sur l'argent des tyrans modernes, l'auteur a mis le doigt sur une fantastique filière financière. Un document bourré de révélations plus stupé-

fiantes les unes que les autres. A lire d'urgence avant qu'il ne disparaisse mystérieusement des librairies.

LA NUIT DES LUCIOLES

par Ivanka Mikitch

Editions du Rocher, 110 F

Une histoire d'amour et de mort dans un hameau montagnard de l'ancienne Yougoslavie. On boit, on épie, on hait, on caquette et on tue beaucoup dans ce drame paysan. Le « Prière d'insérer » évoque Giono et Mauriac ; l'auteur ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

LE NOUVEAU SEIGNEUR

par Mor Jokai

Phébus, 138 F

Un nobliau hongrois du siècle dernier affronte l'insondable sottise de l'administration occupante avec une insolence finalement très française. Et devient l'ami d'un aristocrate allemand aussi mal embouché que lui. Ce roman vieux d'un siècle est un pur bonheur. On compare son auteur à Dumas, compliment mérité. Espérons que l'éditeur (décidément bien inspiré) aura l'heureuse idée de rééditer les (cent) autres œuvres de Jokai.



Les Provinciales

par Anne Bernet



François Villon, le truand sublime

C'était à « La Pomme de pin », ou dans quelque autre taverne louche, au fin fond d'une ruelle mal famée du Quartier latin. Comme chaque soir que Dieu faisait, une bagarre couvait dans l'établissement. Rien d'étonnant à cela,

vu la clientèle : des ribaudes, comme « la grosse Margot » ; des truands qui jouaient aux dés en préparant leur prochaine truanderie ; des bourgeois, voire des prêtres, venus s'encanailler ; et des gollards, beaucoup de gollards, ces garçons qui,

leurs diplômes en poche, au lieu de s'établir, ne se résolvait pas à quitter le Quartier, les copains et les filles et qui vivotaient d'activités plus ou moins avouables...

Depuis plusieurs mois, voire plusieurs années, François des Loges de Montcorbier était des leurs. Malgré ce nom alambiqué, François n'était point noble et n'y prétendait pas. Il le disait sans regret : « *Pauvre je suis de ma jeunesse/ De pauvre et de petite extrace/ Mon père n'eut oncques grande richesse* ».

Une condamnation infâmante

Il était « *né de Paris auprès Pontoise* », plaisanterie dont il raffolait, autant que de la capitale, en 1431 ou 1432 ; en tout cas, c'était à l'époque de « *Jeanne, la bonne Lorraine, qu'Anglais brûlèrent à Rouen* ». Vingt ans avaient passé, au moins, depuis le drame de la place du Vieux Marché. François avait eu de la chance ; il était intelligent, brillant même. Un chanoine de Saint-Benoit-le-Bétourné, le sieur Guillaume de Villon, s'était intéressé à lui, lui avait offert des études. Proposition inespérée pour le fils d'un artisan parisien disparu prématurément... François avait sauté sur l'aubaine.

D'abord, il avait travaillé comme un forcené ; à vingt-et-un ans, il était

maître ès arts. S'il continuait ainsi, il serait un jour maître en théologie, le grade suprême de l'université... Maître François de Villon, puisqu'il avait adopté le nom de son bienfaiteur... Quel bel avenir pour lui alors !

Et puis, quelque chose était venu se mettre en travers des plans de carrière de François... Quoi ? Un chagrin d'amour, peut-être... Il s'était épris d'une coquette qui l'avait bien possédé. Avait-il vraiment été jusqu'à insulter la belle, jusqu'à la maudire ? La demoiselle et ses parents avaient-ils vraiment obtenu contre le galant éconduit une condamnation infamante : le fouet en place publique ? François s'en vantait maintenant, mais c'était à « *La Pomme de pin* », ou dans quelque autre honteux bordeau, en lutinant la grosse Margot, ou l'une de ces filles de joie qui ne rebutaient personne pourvu qu'on les payât... Il avait déserté les bancs de la faculté pour les tables de cabaret : « *Bien sage si j'eusse étudié/ Au temps de ma jeunesse folle/ Et à bonnes mœurs dédié/ Comme fait le mauvais enfant/ En écrivant cette parole/ A peu que le cœur ne me fend...* »

Villon entraînait dans la légende

En ce soir de 1453 ou 1454, le cœur de François ne se fendait nullement en



songeant à sa paresse et à ses débauches.

D'ailleurs, le bachelier était saoul. Assis à côté de lui, Philippe Sermoise ne l'était pas moins. C'était un clerc, pourtant... L'habit ne fait pas le moine ; Sermoise ne devait se sentir homme d'Eglise que lorsque cela l'arrangeait.

Lequel des deux ivrognes avait déclenché la querelle ? Comment le savoir ?

Soudain, les propos étaient montés ; l'instant d'après, les lames des couteaux brillaient à la flamme des bougies... François maniait mieux le surin que son adversaire ; Sermoise s'était écroulé, baignant dans son sang, mort.



**Torturé,
condamné à mort
et grâcié
de justesse...**



Eperdu, Villon avait pris la fuite. Il devinait qu'il avait tout gâché ; il ne savait pas qu'il entraînait dans la légende.

François des Loges de Montcorbier, dit Villon, tiendrait-il pareille place dans notre littérature s'il avait sagement poursuivi ses études ?

Probablement pas. S'il eût jamais rimé une pièce ou une ballade, c'eût été quelque laborieuse allégorie à la mode de son temps, ou la louange payante d'un grand seigneur. Œuvrettes de circonstance dont il eût été le premier à sentir le vide.

François Villon assassin, François Villon accusé d'avoir participé au cambriolage du collège de Navarre, vol qui avait rapporté cinq cents écus d'or à ses auteurs, François

Villon dix fois mis en prison, torturé, condamné à mort, grâcié de justesse, valait sans doute à peine la corde pour le pendre. Mais, dans son cachot, songeant à ce qui l'attendait, ce mauvais garçon, outre qu'il révélerait ses bons côtés, et il en avait, se dépouillerait de tous les artifices littéraires pour n'être qu'un poète, un très grand poète.

Et pour cause ! Fasciné, épouvanté, l'acceptant comme le seul rachat qui lui était encore permis, et comme la promesse d'une autre vie, plus heureuse car à jamais délivrée du péché, Villon, jour après jour, de poésie en poésie, avec le talent d'un prophète halluciné, allait désormais décliner le plus terrible « *Memento mori* » non seulement de son siècle et d'une société donnée, mais de toute l'humanité mortelle.



**Il salue
le petit peuple
parisien**



Toute sa vie, Villon se sera tenu au confluent de trois mondes : celui des petites gens de Paris parmi lesquelles il est né, qu'il connaît admirablement bien et qu'il chérit ; celui des larrons, bons ou mauvais, pour lesquels il criera désespérément miséricorde ; et celui des Princes, ces princes tout-puissants qui, toujours, séduits malgré eux, le tireront d'affaire, l'aideront et à qui il vouera une totale gratitude.

Les spécialistes ont épi-logué sur les origines provinciales de François : sa famille venait-elle du Bourbonnais, du Maine, de l'Anjou, du Poitou ? Question sans réponse et

sans intérêt véritable.

Si François de Montcorbier avait des attaches dans l'ouest ou le centre-ouest, François Villon ne sera jamais qu'un Parisien. Dans le Petit testament, dans les conseils de la Belle Haumièrre aux jeunes filles galantes, c'est le petit peuple parisien, nettement identifié, qu'il salue : marchands, artisans, gens de loi dont il eut à regretter de les avoir fréquentés de trop près, femmes de petite ou de moyenne vertu, honnêtes commerçantes qui devaient ressembler à sa mère, il les évoque tous, avec un humour qui n'est pas dénué de tendresse.



**Mais où
sont
les neiges d'antan ?**



Il peut aussi bien en rire doucement — « *Prince, aux dames parisiennes/ De bien parler, donnez le prix/ Quoi qu'on dise des Italiennes/ Il n'est bon bec que de Paris !* » — que les plaindre. Avec quelle compassion il évoque la Belle Haumièrre fanée, qui se perdit « *pour un rusé garçon* ». « *Que m'en reste-t-il ? Honte et péché !/ Or, il est mort passé trente ans/ Et je remaine, vieille et chenue* ».

Le beau monde, il l'a connu aussi : « *Où sont les gracieux galants/ Que je suivais au temps jadis/ Si bien chantants, si bien parlants/ Si plaisants en faits et en dits./ Les uns sont morts et roidis/ D'eux n'est-il plus rien maintenant/ Répét ils aient en paradis ! [...]* Et les autres mendient tout nus/ Et pain ne voient qu'aux fenêtres./ Les autres sont entrés au cloître/ De célestins et de

chartreux... »

Il a connu tout cela, et la protection de Charles d'Orléans, le prince poète, et celle du duc de Bourbon, et même celle de Louis XI. Tous ces puissants sont-ils, finalement, plus heureux que le pauvre Villon ? « *Mais où sont, de Constantinople/ L'empereur aux poings dorés/ Ou de France, le roi très noble/ Sur tous autres rois décorés/ Qui, pour le grand Dieu adoré/ Bâtit églises et couvents ?/ Sur son temps, il fut honoré./ Autant en emporte le vent...* » « *Pareillement où est la Reine... ?* » « *Mais où sont les neiges d'antan ?* »



**Les
portes
du royaume**



Sont-ils mieux partagés, les princes de ce monde, sous leur gisant de marbre, sont-ils plus beaux à voir que ces pendus au gibet de Montfaucon ? « *La pluie nous a débués et lavés/ Et le soleil desséchés et noircis/ Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés/ Et arraché la barbe et les sourcils* ». Alors, sur toute l'humanité misérable, Villon appelle, supplie que vienne la grâce du Juge suprême et le secours de l'Avocate par excellence : « *Dame du ciel, régente terrienne/ Emperière des infernaux paluds/ Les biens de vous, ma Dame et ma Maîtresse/ Sont trop plus grands que ne suis pêcheresse/ [...] En cette foi, je veux vivre et mourir* ».

Villon truand, oui... Mais n'est-ce pas à un truand repentant que le Christ ouvrit toutes grandes les portes du Royaume ?



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Autorités morales, boutiquiers de l'antiracisme, bateleurs des droits de l'homme, Chats fourrés roses et robins rouges guerroyent contre "Témoignage N°1" de Jacques Pradel (TF1).

C'est bien du tintouin pour une émission qui ne fait rien de plus que la presse régionale : avis de recherche, portraits de disparus et appels à témoins.

La seule différence notable réside dans une modeste "dramatisation" qui consiste à trimballer d'une plage à un sous-bois ou à un bord de route une jeune personne hilare qui désigne un point du paysage où "voilà trois ans, on a retrouvé le cadavre d'une femme sans tête d'environ trente ans". Un grand moment pourtant, ce soir-là : l'admirable dignité, le

courage surhumain des parents de Marie-Agnès et Françoise, deux jeunes filles belges disparues en France voilà dix ans.

Et une constatation : la police "scientifique" dont on nous rebat les oreilles est une foutaise.

Pour identifier un cadavre mystérieux depuis trois ans, on présente une montre portant six chiffres gravés sur le boîtier.

On explique très sérieusement qu'il pourrait s'agir d'un "téléphone en province".

Dix minutes plus tard, un horloger confirme l'évidence : c'est le numéro de série du fabricant.

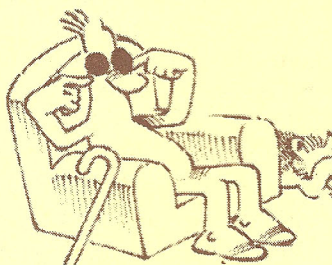
Que l'enquête ait piétiné trente-six mois avant de découvrir ça en dit long sur les compétences de nos commissaires Nimbus...

POLICE SCIENTIFIQUE OU COMMISSAIRE NIMBUS

**Jeudi
3 juin**

**TOUTES
CHAINES
PUBLICITÉ**

Un détail qui devrait attirer l'attention des consommateurs de télévision sur la manipulation systématique que constitue la pub. Sur toutes les chaînes (on vérifiera facilement), la coupure du programme principal de la soirée intervient à la même heure, ce qui fait que le "zappeur" qui fuit la publicité tombe inévitablement sur une autre. Pour le plus grand bénéfice des annonceurs. Accessoirement, le son de ces guet-apens est 30 fois plus puissant que pour les programmes normaux.



**Vendredi
4 juin**

TF1 18H20

« HELENE

ET LES GARCONS »

Résumé officiel de l'épisode du jour de ce feuille-

ton pour adolescents : "Tous les copains de Christian se sont mis à la recherche d'un dealer capable de fournir de la drogue." Espérons qu'ils vont en trouver et que tous ces jeunes crétins ahuris de mode, de rock, de télé-sport et autres américaneries vont crever d'une overdose et débarrasser nos écrans télé, mais n'y croyons tout de même pas trop. Les emmerdeurs sont comme les chats : ils ont neuf vies.



**Samedi
5 juin**

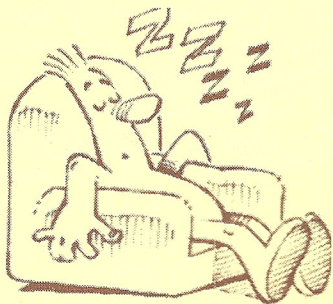
ARTE 20H40

« MERCEDES ».

Heures les plus sombres et délation. On découvre avec ce film d'autoflagellation allemand que la firme automobile allemande Mercedes a contribué à l'effort de guerre allemand. Ce qui est assez stupéfiant, on en conviendra. A part le versement de nouvelles



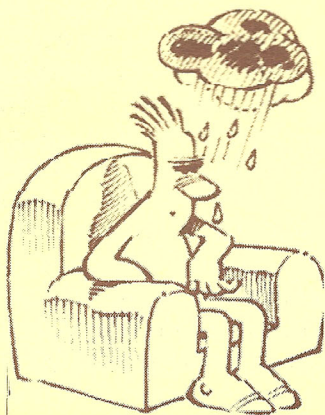
indemnités à l'état israélien, on ne voit pas comment Mercedes pourrait se faire pardonner ce crime inexpiable.



Dimanche 6 juin

**TOUTES
LES CHAINES
RIEN**

Voilà quarante-neuf ans, jour pour jour, les Alliés débarquaient sur les plages de Normandie. On aurait pu croire que c'était le moment ou jamais de nous recoller un petit coup d'heures les plus sombres. Eh bien, maccache, comme dit l'Occupant. Pas un mot. Ben alors, et la mémoire ?



Lundi 7 juin

**TF1 20H45
« PERDU DE VUE »**

Cette émission de Jacques Pradel en dit souvent plus sur l'âme humaine que les psychanalyses voyeuses de Mireille

Dumas. Ce soir, un enfant abandonné à la naissance tente de retrouver ses parents dont il reçoit à chaque anniversaire une carte de vœux signée... d'un point d'interrogation. Belles âmes.

Mardi 8 juin

**F3 20H45
« RACKET AU LYCEE »**

Cette histoire de lycéen racketté par un plus grand que lui était l'occasion rêvée de nous offrir une de ces distributions métissées comme la télé française les aime. Eh bien, pas du tout. Que du franchouillard. Pour un peu, on demanderait l'adresse de ce lycée vraiment spécial.

Mercredi 9 juin

**F2 22H35
« MAFIAS RUSSSES »**

A ceux qui n'ont pas compris que les malheurs de la Russie procèdent de l'abandon du communisme, ce reportage de propagande met les points sur les i. Il est évident que la montée de la criminalité mafieuse en ex-Union soviétique s'explique par l'effondrement du système. Avant, la mafia portait l'uniforme.

Jeudi 10 juin

**F2 2050
« ENVOYE SPECIAL »**

Les Russes vont-ils mourir vitrifiés par une catastrophe nucléaire avant d'être égorgés par la pègre ? Nahon, Benyamin et compagnie démontrent que l'effondrement du communisme rend dangereuse la poubelle nucléaire

russe. Du temps de Brejnev, on était protégé par le rideau de fer.

Vendredi 11 juin

**CABLE TV5 20H00
« OPUS DEI,
AU NOM DE LA FOI »**

Le câble n'échappe pas, on s'en doute, à la vigilance des lobbies. Ce soir, un reportage-réquisitoire sur l'Opus Dei décrété "secte à l'intérieur de l'Eglise". Son crime ? "Ses responsables laïcs occupent des postes importants dans le monde de la finance, de la presse et de la politique" Inquiétant, non ?

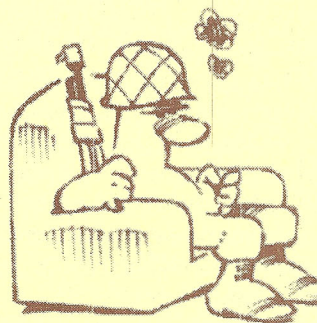
Ces catholiques, vraiment, ils s'infiltrèrent partout...

Samedi 12 juin

**EURONEWS
TOUTE LA JOURNÉE**

Sur Euronews, "La voix de l'Europe" et "La télé du futur", ce commentaire à propos d'une mystérieuse maladie à Cuba : "les médecins ont envisagé plusieurs hypothèses, mais cela pourrait bien être tout autre chose".

Ne manquez pas Euronews, la chaîne d'information la plus comique.



Tous
les mercredis
de 18
à 21 heures
en direct.

Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.

Sur
**Radio
Courtoisie :**
le Libre
Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Caen : 100,6
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8

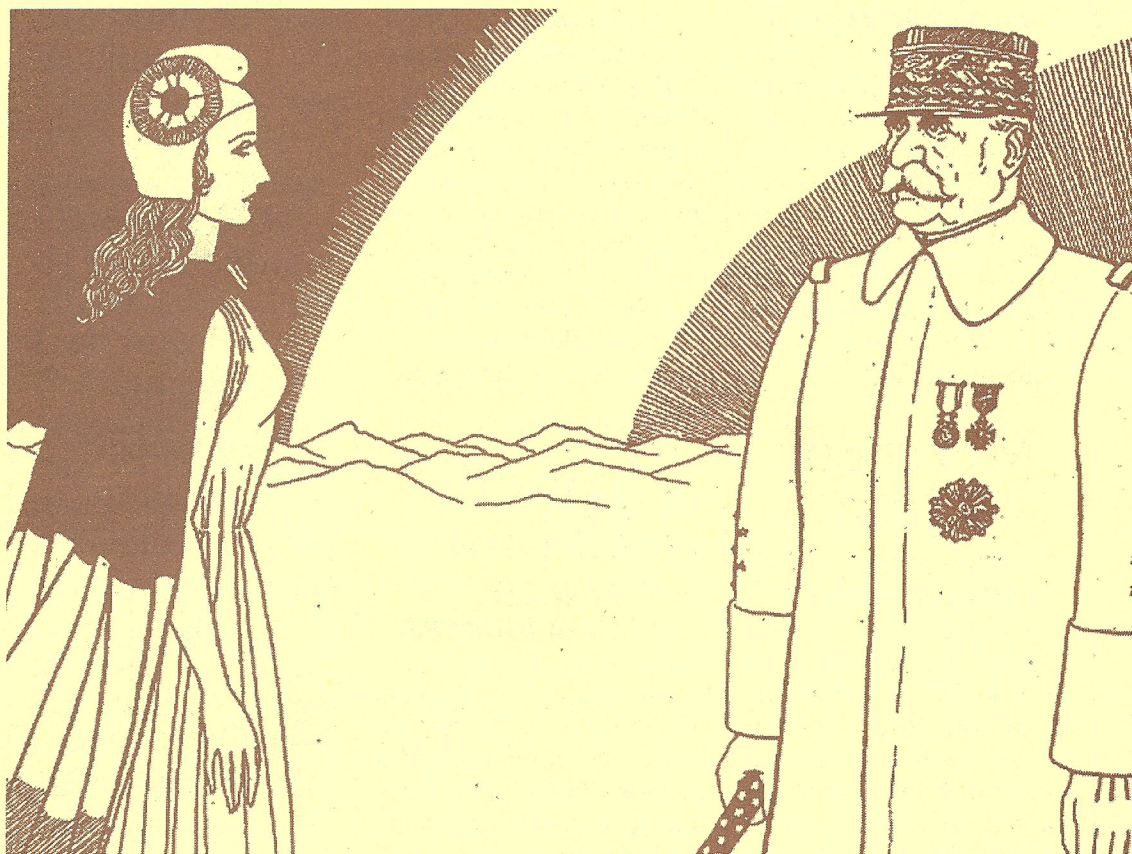
Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)



Les Pendules à l'heure

par Pierre Monnier

Lettre à ceux qui n'ont pas encore compris pourquoi les Français se sont unis autour du Maréchal Pétain en 1940.



« LE STYLE, C'EST L'HOMME »

On nous dit que les Français de 1940 avaient à choisir entre la résistance et la collaboration. Affirmation malveillante, mensongère et, pour reprendre le mot de Raymond Aron, « totalement a-historique ». S'il est une notion qui fut ignorée des Français dans l'épreuve, c'est celle de « choix ». Un seul ressort pour ce peuple blessé : survivre. Une seule attitude : assembler les forces de renaissance autour d'un projet national de reconstruction. Les syndromes dits de « résistance » et de « collaboration » apparus bien plus tard n'ont jamais concerné la majorité des citoyens.

Comme tous mes compatriotes, je n'avais pas entendu l'appel du 18 juin 1940 mais, le lendemain, épuisé par une marche interminable, je me suis trouvé dans

une cour de ferme avec une douzaine d'officiers, de soldats et de victimes de la randonnée tragique. D'un vieux poste de radio qui crachotait vint une voix lointaine : « Gouvernement de rencontre ! Capitulation !... Servitude ennemie ! Moi ! De Gaulle ! Moi !... Je !... Je !... Je suis la France !... » Les réactions allaient du haussement d'épaules à l'indignation... L'écart était trop béant entre le ton du discours et la réalité dans laquelle nous baignions : « De Gaulle ? Qui est-ce ? Où est-il ? Planqué ? Il peut pas venir un petit peu voir comment ça se passe ? » J'édulcore...

« En ces heures dou-

loureuses, disait en revanche le Maréchal, je pense aux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude... Ma pensée va à tous les morts, à tous ceux que la guerre a meurtris dans leur chair et dans leurs affections... »


**L'honneur
Français**


Toutes ses paroles étaient d'amitié. Et, pour que les choses soient claires, il ajoutait : « Il n'est pourtant pas de circonstances où les Français puissent souffrir sans protester les leçons d'un ministre étranger. Monsieur Churchill est juge des intérêts de son pays. Il ne l'est pas des intérêts du nôtre. Il l'est encore moins de l'honneur français. »

De Gaulle, moins susceptible, ne réagit pas quand, le



25 juin, Churchill déclare : « Bien que je susse combien grandes étaient les épreuves de la France, infiniment pires que celles que nous avions endurées, et que nous n'avions pas fourni une contribution égale à la bataille, je crus de mon devoir de déclarer que je ne pouvais pas donner à la France l'autorisation de se dégager de ses engagements. »

Seuls, les Français devaient marcher vers l'abattoir

Ne vous frottez pas les yeux, vous avez bien lu. Celui qui a la plus grosse responsabilité dans le déclenchement de cette guerre où seuls les jeunes Français devaient marcher à l'abattoir, celui qui, contre toute promesse, a gardé son aviation à l'abri, celui qui a rapatrié dare-dare son petit contingent dès que l'Allemand s'est révélé dangereux, celui qui n'a pas fourni une contribution égale à la bataille et qui le déclare en toute tranquillité, celui-là vient nous dire : « Je ne vous autorise pas »...

Une certaine idée...

Et on ne comprend pas pourquoi nous nous sommes retrouvés autour du Maréchal ? pourquoi nous avons envoyé au bain Churchill et les Grasdubide de la Cité, les ploutocrates et les donateurs de leçon de la Gracieuse, tous ceux pour qui la seule cause de l'Angleterre et de la finance anglo-saxonne justifiait les malheurs de notre patrie ? Et Mandel, qui couvrait Chautemps de

sarcasmes et de mépris parce qu'il s'apitoyait sur la détresse des réfugiés en exode ! Et De Gaulle, dont le discours abstrait, sermonneur et idéologique était si étranger à la réalité sensible et multiforme de notre peuple et de son histoire !

La France, pour le Maréchal, ce sont des femmes et des hommes, de la vie, de la souffrance et des efforts. De l'amour aussi... Pour De Gaulle, c'est une « certaine idée ».

Le style, c'est l'homme.

Le 19 juin 1940, François Mauriac écrit : « Après que le maréchal Pétain eut donné à son pays cette suprême preuve d'amour, les Français ont entendu une autre voix qui leur assurait que la France n'avait jamais été aussi glorieuse. Eh bien, non ! Il ne nous reste d'autre chance de salut que de ne plus jamais nous mentir à nous-mêmes. »

Etre libres et réconciliés !

Au matin du 26 avril 1944, quand les Parisiens découvrirent par le bouche à oreille que le Maréchal était à l'Hôtel de Ville, venu de Vichy pour assister aux obsèques des 650 victimes d'un bombardement anglo-américain, ce fut l'enthousiasme et la ruée... Le « Crapouillot » de Galtier-Boissière, reproduisant une photo de la manifestation, montrait comment elle avait été truquée pour cacher une partie de l'immense foule.

Dans son malheur, au fil du temps, pendant quatre années, le peuple de France avait tiré son espérance de survie et de renaissance d'une chimère : un accord Pétain/De

Gaulle... Etre libres et réconciliés !...

Cette guerre étant programmée pour quatre ou cinq ans, la politique d'attente élaborée par le gouvernement de la France était la plus intelligente et la plus économe du sang français. Le Maréchal et Pierre Laval pouvaient rompre au moment opportun d'autant plus facilement que toutes les nations, à l'exception de l'Angleterre, étaient représentées à Vichy.

Mais voilà : le sectarisme et la haine du camp gaullo-communiste ne l'ont pas permis ; le sabotage organisé par Churchill et De Gaulle à Londres ont brisé cette mécanique.

Voilà, Mesdames et Messieurs, je vous ai répondu. Vous savez à présent pourquoi, oui, nous nous sommes « groupés autour du Maréchal ».

NOTE

Sur cette période sensible des années 1938 à 1940, l'histoire officielle est souvent suspecte. Je recommande la lecture de :

— *Anatole de Monzie, « Ci-devant », Flammarion ;*
— *Jacques Benoist-Méchin, « Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident », Robert Laffont ;*
— *Henri Amoureux, « Le peuple du désastre », « Quarante millions de Pétainistes », Robert Laffont.*

A ceux qui ont l'indulgence de me lire, je signale mes chroniques :

— *« A l'ombre des grandes têtes molles » (1930-1938), 120 francs port compris ;*
— *« Les Pendules à l'heure » (1939-1950), 165 francs port compris.*

En vente aux Editions du Flambeau, 175, rue Pasteur, 01400 Châtillon-sur-Chalaronne.

Un jour

4 juin 1798
Casanova

Aujourd'hui, 4 juin 1798, un vieillard fardé, les cheveux teints, agonise dans une chambre du château de Dux, en Bohême ; il se nomme Giacomo Casanova de Seingalt, et son inconduite a naguère scandalisé toute l'Europe.

Le signor Casanova témoigna fort jeune de ses appétits luxurieux. Adolescent, il suborne à Venise — le futur Lovelace a vu le jour à une rame de gondole du Rialto en 1725 — les nièces de sa protectrice et la biche d'un sénateur. Splendides exploits, lesquels le mènent sous les verrous. Le vaurien sort-il amendé du carcere duro ? Non : à peine libéré, il enlèvera une jolie Française... Trop est trop ! Giacomo prend peur, passe les Alpes. Installé à Paris, Casanova hante les brelans, les bourdeaux, joue à la bête à deux dos avec une multitude de femmes de la noblesse, du tiers et de filles à la pistole dont la gracieuse Morphise, future mignonne de Louis XV... Puis, le mal du pays le poignant, il regagnera les bords du Grand canal. A Venise, Giacomo devient Rose-Croix. La fréquentation des pseudo-initiés ne l'empêche évidemment point de courir les tripots, de voler d'une alcôve à une autre et, à cause identique, identique effet, d'être de nouveau écroué, cette fois à la prison des Plombs d'où il s'enfuira en employant des moyens rocambolesques avant Rocambole. Maintenant, Casanova est le Casanova de la légende ? Il convainc le Bien-Aimé de créer une loterie, aïeule de notre Loterie nationale, et de Paris à Londres, de Madrid à Berlin, tantôt agent secret du Très Chrétien, tantôt ingénieux faiseur, garçaillera, escroquera, flouera jusqu'à l'heure des rides et du sirop d'orgeat. Agé, l'escarcelle plate, Casanova eut la chance que le comte de Waldstein-Wurstenberg lui offrit un poste de bibliothécaire au château de Dux. Là, Giacomo tua le temps à écrire ses Mémoires. Ils sont un brin scabreux...

JEAN SILVE DE VENTAVON

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Schtouk ! » d'Helmut Dietl

Les distributeurs français ne doivent pas croire à la carrière de ce film puisqu'ils lui ont laissé son titre germanique original. C'est le bruit d'une baudruche qui se dégonfle... en allemand. Cette comédie en couleurs d'environ deux heures est franchement désopilante et intelligemment filmée.

Le célèbre journal « Stern » en 1983 publiait, à grand bruit, les cahiers intimes d'Hitler qui se révélèrent rapidement être des faux. Le scandale fut « kolossal » et la rigolade encore plus !



Partant de cette affaire, l'auteur raconte comment deux minables (de génie quand même), un journaliste et un faussaire, ont préparé et presque réussi ce beau coup. La partie en noir et blanc qui retrace, au début de la pellicule, la mort du Chancelier est un grand moment. Un montage serré, une caméra alerte font de « Schtouk ! » un vrai divertissement. Ce film a reçu en Allemagne les prix du « meilleur film » ainsi que de la « meilleure mise en scène » et, au festival de Tokyo 1992, celui du « meilleur scénario ». Tous les acteurs, remarquables (même les seconds rôles), nous sont parfaitement inconnus.

J. B.

« Aïda » de G. Verdi

Notre petit doigt nous dit que cette production sera probablement reprise... Parlons-en. Il est toujours inquiétant qu'un opéra soit monté ailleurs que dans un lieu prévu à cet effet. Les nombreux festivals d'été le prouvent en proposant parfois le meilleur et souvent le pire... Le précédent « Aïda » au POPB *, monté en 1984, était d'abord un spectacle axé sur le clinquant plus que sur le chant. La qualité en était bien moyenne.

Cette nouvelle production, encore signée Vittorio Rossi, est, en revanche, une réussite totale. Voici un grand opéra mis intelligemment à la portée de tous. L'exceptionnelle installation sonore restitue les conditions exactes du chant sur une scène d'opéra, et ce, pour toutes les places. Cette maîtrise des microphones et haut-parleurs est de Philippe Péliissier. L'ingénieux et gigantesque décor nous transporte aux pieds des trois Pyramides. Sebastiano Romanio a su éviter l'effet « carton pâte ». Tout est blanc et or (comme les costumes) et judicieusement éclairé. L'armée de figurants et choristes, militairement dirigée, emplit harmonieusement tout l'espace.

Italienissime mais né en France

L'ample partition de Verdi est dirigée avec maîtrise par Enrico de Mori, chef attitré de Vérone, qui, par ailleurs, se produit dans toutes les capitales, salué comme le spécialiste du Maître (lequel est né le 10 octobre 1813 à La

Roncole, dans la province de Parme, alors département de... l'Empire français) !

Aïda, la belle esclave, est chantée en alternance par Maria Bravo (espagnole), Sylvie Brunet (française), Wilhelminia Fernandez (superbe Noire américaine) — connue dans le monde entier pour son interprétation du rôle-titre dans « Diva », le film de J.J. Beinex —, Galina Kalimina (russe) ; Radamès, le vaillant capitaine de la garde égyptienne, par Carlo Cossutta (italien), Giuseppe Giacomini (italien), Kristjan Johannisson (irlandais), Mario Malagnini (italien).

Trop cosmopolite pour la CGT

Le soir de la première, c'est Alain Fondary (notre compatriote qui, de lutteur, est devenu le beau baryton que nous apprécions) qui était Amonasco, roi d'Ethiopie et père d'Aïda.

L'orchestre et les chœurs sont ceux de Vérone ; le ballet est celui de l'opéra d'Erevan.

C'est probablement ce cosmopolitisme qui a entraîné des mouvements d'humeur de la CGT. Précisons que le chœur de l'Armée française, dirigé par Yves Parmentier, est aussi de la partie.

Lors de la représentation initiale, Mesdames Chirac, Balladur, Pompidou, quelques Rothschild, etc... voisinaient avec les « bafreurs » de « big-mac » et de « Coca-cola ». Si ce n'était pas l'heure du Bergé, c'était celle de « l'opéra populaire »...!

Soyez attentifs aux médias : ce spectacle est à ne manquer sous aucun prétexte — lorsqu'il reviendra à l'affiche.

J.B.

Plaisirs de France

par Chaumeil

Ephémère, la joyeuse cerise.

La légende est belle, mais elle n'est qu'une légende : le premier cerisier aurait été amené d'Asie mineure à Rome par le fameux Lucullus, Licinius de son prénom, général romain du premier siècle avant Jésus-Christ, connu pour le luxe de sa table.

En réalité, depuis toujours, c'est-à-dire quelques millénaires, des cerisiers sauvages poussent dans nos forêts occidentales et on les nomme alors merisiers. Ces arbres, de la famille des rosacées, sont appelés prunus par les botanistes... et les Latins, qui donnaient le nom de prunus avium (prunier des oiseaux) au merisier et celui de prunus cerasus (prunier cerise) à notre cerisier cultivé.

La cerise, leur fruit, est, avec la fraise, le premier fruit du printemps. Mais la fraise est maintenant présente durant six mois et parfois plus chez nos marchands de primeurs ou sur les marchés, tandis que la cerise ne se trouve que pendant deux mois, de la mi-mai à la mi-juillet et disparaît ensuite pour dix mois. Juin est sa meilleure période. Produite en France à près de 100 000 tonnes annuelles (troisième récolte en Europe après l'Allemagne et l'Italie), elle provient surtout de quatre régions : Provence, Rhône-Alpes, Midi-Pyrénées et Languedoc. Mais il n'est pas de jardin français ou de verger qui n'ait son ou ses cerisiers. La cerise (qui est une drupe, nom générique des fruits charnus dont le centre est constitué par un noyau de bois) provient en France à 90 % de la nombreuse famille des bigarreaux dont la variété la plus répandue est la burlat, qui fructifie la première, de la mi-mai à la mi-juin (50 % de la production totale). On connaît ensuite la napoléon, la reverchon, la belge et la duroni, et

quelques autres.

À l'achat, les cerises doivent être brillantes et fermes ; elles peuvent être conservées au frais quelques jours, même dans le bac à légumes du réfrigérateur, mais il faut les en sortir une bonne heure avant de les savourer pour qu'elles dégagent le maximum de parfum et de saveur.

Le mieux est de les déguster peu après leur achat ou ... leur cueillette.

Délicieuse griotte

Certaines variétés sont acides, comme les célèbres cerises de Montmorency (en voie de disparition) : celles-ci sont délicieuses en clafoutis ou à l'eau-de-vie. Dans cette dernière utilisation, avant de les immerger dans l'alcool, il faut couper à moitié la queue. On leur donne le nom de griottes. Les griottes sont aussi beaucoup employées par les cuisinières avisées pour l'élaboration de confitures. La cerise, contrairement à la fraise, contient peu de vitamines et de sels minéraux comme le calcium, le potassium et le fer, mais son apport à notre alimentation n'en est pas négligeable pour autant, non plus que les 10 milligrammes de vitamine C anti-fatigue qu'elle renferme pour 100 grammes. Mais elle est énergétique puisqu'elle est riche d'une quinzaine de milligrammes de sucre... Quant à la tisane de queues de cerises de nos grands-mères, elle n'a rien perdu de ses vertus diurétiques. La signification argotique des prisons de "la cerise", voulant dire "malchance persistante" ou "poisse", vient tout simplement d'une variété de cerise très rouge à longue queue s'appellant la guigne. "La cerise", qui est le titre d'un roman de notre ami Boudard, est le récit de ses malheurs de jeunesse.

Sous mon béret

Branches d'activité

« **R**aymond Escalé, responsable du service des Jardins, nous a apporté tous apaisements concernant l'état de santé du platane de l'école Honoré Auzon. L'arbre est bien malade, mais cette maladie n'est pas fatale. Il s'agit de l'antrachnose qui se développe durant les printemps pluvieux. Traité l'an dernier pour cette maladie et contre le tigre des platanes, cet arbre-monument le sera à nouveau d'ici peu », nous informe la « Nouvelle République des Pyrénées » du 15 mai dernier, dans sa rubrique lourdaise. C'est une bonne information négligée par nos confrères du « Monde », du « Washington Post », de « Présent », et à vrai dire de l'ensemble des feuilles ouvertes à toutes les tragédies de racines. Car la vie des arbres est capitale. Sans eux, le hamac n'existerait pas. Ni la palombière du capitaine Thon. Ni l'ombre. La forêt de Fontainebleau serait un désert ou même un champ de betteraves, celle d'Iraty une sorte de savane peuplée de lions navarraï. La terre serait d'une tristesse infinie et les bateaux sans mâts erreraient sur des étendues sans fin. Les singes n'iraient plus de liane en liane et le perroquet bègue répéterait les mots mythiques d'une civilisation perdue. Ou à retrouver. C'est celle des compagnons charpentiers qui caressaient les planches sciées quand la lune était favorable, des bûcherons des Vosges aux mains gourdes de froid buvant l'âtre breuvage dans les matins d'hiver. C'est celle des chants du fond des âges que chante Michel Chainaud, avec talent et amour, d'une terre qui s'appelle la France. « La chanson des peupliers », « Le credo du paysan », « Semailles », sont autant de titres à écouter tranquillement près du chat qui dort et sous les branches du grand platane épargné par le tigre du poirier, pugnace insecte à combattre par le Fly-Tox dispensé à grands coups de pompe au réservoir bleuâtre. Légèrement rouillé.

JOSEPH GREC

Michel Chainaud, 4 bis, rue des
Charmes, 78110 Le Vésinet
Le disque compact : 130 F



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

MYTHE ET RÉALITÉ DE LA ROMANISATION DU MAROC

La question de l'ampleur de la romanisation, de la latinisation, de la christianisation de l'Afrique romaine a fait l'objet de longs développements. Christian Courtois écrivait en 1942 dans son article intitulé « De Rome à l'Islam » que l'Afrique du Nord ne fut que superficiellement romanisée, que cette latinisation ne fut qu'apparente. Pour lui, le monde berbère ne fut que peu ou même pas du tout influencé par Rome. En cela, Courtois relevait l'héritage d'E.J. Gauthier qui, dans son étude de 1913 (*La romanisation de l'Afrique, Tunisie, Algérie, Maroc*) défendait l'idée de deux mondes sans contacts et qui vivaient sans se connaître : le monde berbère et celui des urbanisés romains et romanisés :

« Derrière l'Afrique officielle ou semi-officielle (...) vit et prospère (...) une population nombreuse et active qui garde ses lois, ses usages, ses croyances et ne se rapproche de la civilisation romaine, à laquelle sa nature est étrangement rebelle, que dans les limites de ses besoins très restreints. Aujourd'hui, je crois à la faillite complète de la romanisation de l'Afrique. C'est, du reste, la seule explication rationnelle de la disparition si rapide de la civilisation romaine en ce pays. »

La réalité n'est pas aussi abrupte et, paradoxalement, il semble que ce soit au Maroc que l'héritage romain ait subsisté le plus tard, même si la Tingitane fut la moins romanisée des provinces d'Afrique. Rome évacue l'intérieur de la Tingitane à la fin du III^e siècle, mais son influence y demeure. Dans le nord, elle renforce sa présence afin de créer un glacis à l'Espagne.

Quand l'Empire romain disparaît, les populations de l'ancienne Tingitane sont, dans une certaine mesure, abandonnées à elles-mêmes. Elles ne verront passer ni

les Vandales, ni les Byzantins, et il est hautement probable qu'entre la fin de l'Empire romain et les débuts de l'islamisation, c'est-à-dire durant presque trois siècles, des royaumes berbères romanisés ont existé.

Rome a été plus ou moins présente au Maroc durant cinq siècles. Pour elle, la Maurétanie tingitane avait une valeur primordiale, qui était d'être située entre l'Espagne et la Tunisie actuelles considérées comme des pièces essentielles du dispositif romain en Méditerranée. En définitive, la Maurétanie tingitane « n'était qu'une pièce secondaire du jeu romain » et quand, au III^e siècle, Rome fut contrainte de resserrer son dispositif impérial, elle choisit d'abandonner le sud de la province et de concentrer tous ses efforts dans le nord, dans la région de Tanger, afin de « maintenir la sécurité du détroit et protéger à distance le sud de l'Espagne ».

Rome recule donc et, à la fin du III^e siècle, la zone qu'elle contrôle effectivement correspond à un étroit triangle dans le nord de l'actuel Maroc. C'est d'ailleurs dans cette partie septentrionale de la province que Rome se maintient fermement autour de Tingi.

Mais, durant toute cette période de repli, Tingi demeure une ville importante, parce qu'elle est le port principal de la Maurétanie tingitane. Tournée vers le nord, vers l'Espagne, depuis que sous Dioclétien elle avait

été rattachée administrativement aux Espagnes, la Maurétanie tingitane ne paraît plus désormais qu'une possession hasardée en terre d'Afrique afin de protéger la Péninsule ibérique.

C'est durant le règne de Dioclétien que s'amorça le grand repli (284-305) puisque, à l'exception de Sala, toutes les villes du sud de la province sont évacuées. Vers 285, Volubilis est abandonnée. Quelles furent les raisons de ce repli ?

On en discute encore.

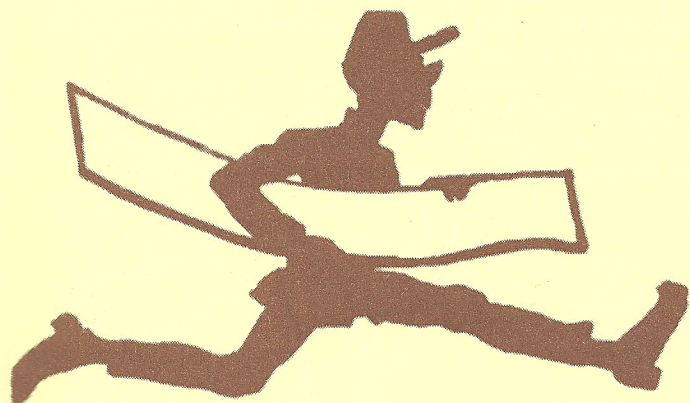
Certains défendent l'idée d'une opposition avec les tribus, mais cet argument n'est pas à lui seul convaincant, car rien ne permet d'expliquer pourquoi des rapports qui étaient bons auraient pu subitement dégénérer.

D'autres pensent que la crise économique de l'Empire a eu des effets immédiats en Tingitane et que le repli militaire et politique fut parallèle à la sclérose économique qui tarit les avancées territoriales romaines en terre d'Afrique. L'hypothèse romano-romaine a également ses partisans dans la mesure où, à la suite de la proclamation de l'empereur Gordien, l'Afrique connut de graves troubles dont la Tingitane ne se serait pas remise ; tirant les conséquences de la ruine de la province, Rome aurait alors décidé de « recentrer » sa présence.

Toutes ces hypothèses contiennent une part de vérité, même si aucune n'emporte franchement l'adhésion car le repli n'est pas général. L'exemple de Sala est parlant à ce sujet puisque la ville est encore romaine au début du IV^e siècle.

Il en est de même avec l'îlot d'Essaouira. Rome ne conserva-t-elle que la Tingitane utile (nord et littoral) politiquement, militairement et économiquement et abandonna-t-elle le reste de la province ? La question n'est pas résolue.

Lettres de chez nous



D'un témoin de l'époque...

Faisant suite à l'article de Pierre Monnier sur Pétain, je voulais vous dire que j'ai fait la guerre et que mon régiment a été embarqué à Dunkerque via l'Angleterre. Les Anglais, qui avaient déjà compris, n'avaient pas voulu risquer leurs avions dans la bataille de France ; ils savaient qu'ils en auraient besoin. Je leur sais gré de n'avoir fait aucun effort pour nous persuader de rester chez eux. Il m'a fallu rentrer en France pour comprendre que le désordre y était général. Nous n'avons dû, je pense, une zone libre, qu'à notre marine. Nous avons eu 120 000 morts, c'est regrettable, mais cela ne représente pas plus de trois pour mille des morts sur quatre ans. J'ai toujours pensé que nous avions eu la chance d'avoir de mauvais chefs qui ne l'avaient pas fait exprès, mais qui ont évité cette guerre d'usure qu'Anglais et Américains pouvaient espérer. Le maréchal Pétain nous donnait bonne conscience ; nous avons regretté Montoire, mais aussi Mers El-Kébir. Nous avons exercé nos professions respectives, à l'abri de ce Maréchal. Après Stalingrad, nous savions qu'il n'y avait plus qu'à attendre. Pétain l'avait dit, il a payé à notre place !

H.M. (MONTPELLIER)

Louis, enfant roi

Au risque de me faire étripier par mes amis, je n'ai pas honte de dire que j'ai aimé le film "Louis enfant roi".

Pour l'apprécier et le comprendre, il faut être un royaliste fervent et se mettre dans la peau des trois personnages principaux : le Roi, Anne d'Autriche et Mazarin.

Ils ont ensemble le même but : servir la France et la personne royale représentée par ce petit roi qui est encore un enfant et qui a des réactions de son âge. On est continuellement choqué par les comportements de tous les autres personnages, leur vocabulaire est cru, trop cru même, mais après tout, peut-être parlait-on de cette façon à cette époque ?

Planchon a voulu, d'après certains, démolir la monarchie ; à mon sens il n'y est pas parvenu. Il l'a même grandie puisque nos trois personnages sont les lys qui vivent sur un énorme tas de fumier que sont ces Princes qui ne roulent que pour eux ; que crève la France, pourvu qu'ils aient le pouvoir.

C'est ce qui se passe de nos jours avec les politiciens : que crève la France, pourvu que le parti gagne les élections.

C'est à cause de cette noblesse égoïste que la Révolution de 1789 a éclaté.

Mais ne confondons pas : cette noblesse-là n'est pas la Monarchie, et messieurs les républicains vous avez raté votre coup !

PH.D.E.R. (PARIS)

Mes bien chers frères

Laissez-moi rigoler

A l'occasion de la journée des vocations, le secrétariat des évêques de France publie un texte du père Simon qui décrit avec réalisme une situation qualifiée de gravissime : « ...l'Eglise de France revit en quelque sorte, mais à froid, les étapes qu'elle a déjà traversées, de façon dramatique, sous la Révolution française de 1789 à 1801. Schématiquement, on peut ramener ce mouvement à trois phases : un transfert de compétence (de l'Eglise à la société civile), un retour aux cultes païens (magie, ésotérisme) et un processus de déclergification. » Puis le père Simon ajoute : « La référence à la Révolution française pourrait faire penser maintenant à un quatrième temps : celui de la Restauration. Le succès actuel de certains mouvements ouvertement traditionalistes semble confirmer cette perspective. Il y a indéniablement des vocations qui se présentent dans ces communautés. Et même dans les séminaires diocésains (...) nous rencontrons des jeunes qui tiennent ce langage de la restauration. » Moyennant quoi : « Il ne faut donc pas penser que nous pourrions sortir de la crise présente des vocations par un retour pur et simple aux formes culturelles dans lesquelles s'est exprimé le catholicisme du XIXe siècle. L'Eglise n'aurait rien à gagner et elle n'accomplirait pas sa mission dans le monde si elle se liait à nouveau à un modèle théocratique, basé sur le refus explicite ou implicite des droits de l'homme, de la liberté religieuse, de la laïcité de l'Etat et de l'autonomie des réalités terrestres. Il paraît ni possible ni souhaitable de rêver d'un modèle de société dont la religion chrétienne serait de nouveau l'élément englobant. La solution à notre problème ne paraît pas devoir passer par une opposition frontale aux acquis institutionnels de la société civile et de la démocratie. » (!) Tel quel ! Je rigole... A l'évidence, l'espoir d'une restauration induit au contraire un zèle apostolique, une espérance religieuse conquérante, un abandon à la Providence propres à susciter des vocations qui puiseront leur spiritualité dans ce qui a fait la sainteté de l'Eglise du XIXe siècle. Cette attitude est prophétique. Elle dénonce les idoles modernes : droits de l'homme et laïcité, qui stérilisent l'Eglise et dissuadent les vocations. C'est chez les « Tradis » que naissent la plupart des vocations. Pire : ces jeunes qui veulent devenir prêtres ne sont pas tradis par tradition mais par raison.

PERE GUY-MARIE

Histoire de France

par Aramis

Lorsqu'à la fin du 19^e siècle, l'anglais Charles Darwin développa la théorie de l'évolution des espèces, il ne se doutait pas qu'un siècle plus tard, le tunnel sous la Manche étant percé, c'est en France que se révélerait au grand jour la justesse de ses analyses. En France où, rappelons-le, on célèbre avec faste le vingt-cinquième anniversaire de mai 1968.

Or, c'est au cours de ce dernier quart de siècle que la mutation extraordinaire s'est produite. Rien pourtant, en apparence, ne laissait présager une telle transformation. Examinons les choses objectivement. Qu'observons-nous ? En premier lieu que les grands piliers fondateurs de la République sont toujours en place. Mieux : qu'ils se sont confortés à l'image du tiercé devenu au fil des ans quarté puis quinté plus. Tout est intact : Charles Trenet, la Coupe d'Europe des clubs champions ou encore Guy Bedos et le souvenir de Jean

Moulin. Pourtant l'EVOLUTION s'est produite ! Dans son édition du 26 mai,

"France-Soir" en relevait la teneur, sur toute la largeur de sa première page :

"Nous sommes tous des Marseillais" ! Un

bouleversement

considérable auquel

la forte personnalité

de Basile Boli n'est

pas étrangère

puisque, vingt-cinq

ans plus tôt, avec

Daniel Cohn-Bendit

"nous étions tous des

juifs allemands".

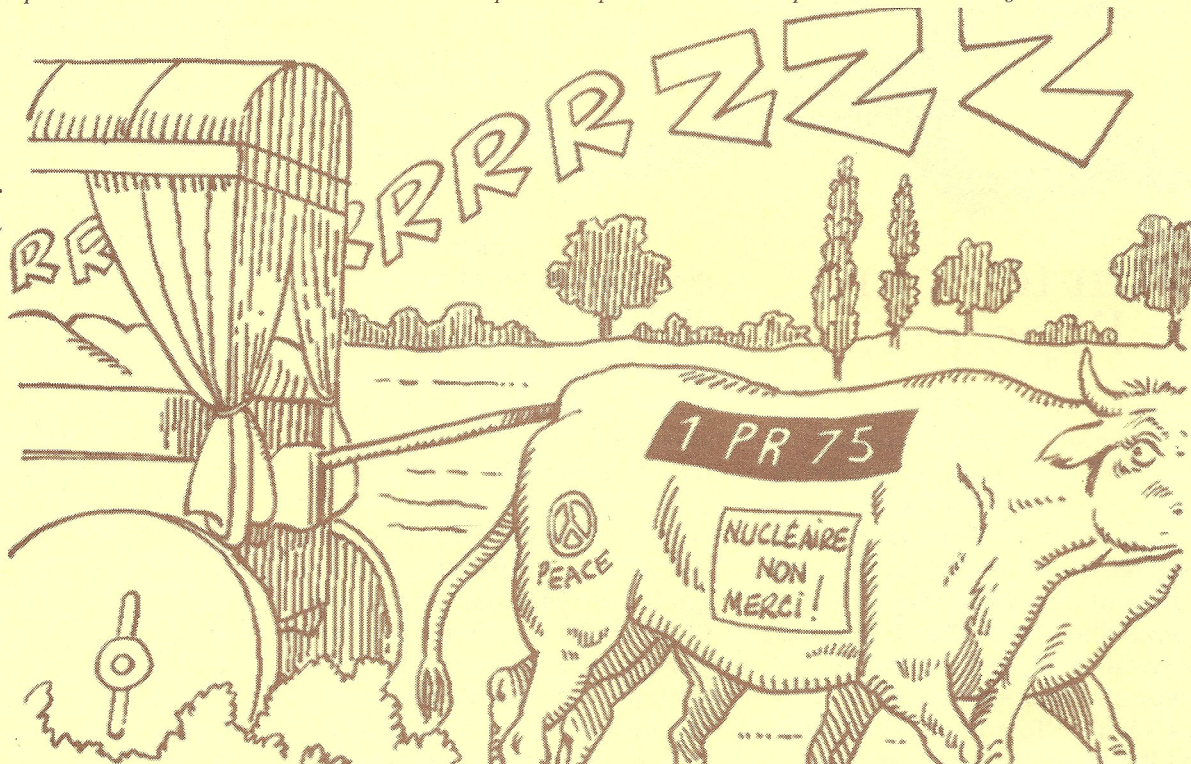
Que de chemin par-

couru en si peu de

temps !

H. Plumeau et R.

Jacob



Suivez le boeuf

“**D**agobert le “refoulé” disparu, le pouvoir

échoit à des princes particulièrement visionnaires et avant-gardistes. Leur ambition, que l'on pourrait presque qualifier de pré-pompidolienne, était de développer les moyens de transport individuels. Ils estimaient sans nul doute que le bonheur de leurs contemporains pouvait se quantifier avec l'évolution du parc bovidomobile. “Les Francs sont heureux, ils possèdent 1,34 char à bœufs par ménage !” affirmaient alors les experts les plus performants. Parallèlement à cette extension des moyens de transport, ils instillèrent une notion nouvelle dans la pratique de ceux-ci : le confort. C'est ainsi qu'apparurent des équipements tous plus luxueux les uns que les autres, précurseurs du cocooning des sociétés modernes : banquettes rabattables, oreillers en plume, traversins et matelas moelleux qui assuraient de surcroît un gain non négligeable en matière de sécurité, à l'image de nos air-bags. Ce choix économique-politique se fondait sur l'exaltation des libertés. Liberté individuelle, bien entendu, et liberté de déplacement sans lesquelles il n'y a pas de système véritablement démocratique. L'accession à un monde de perpétuelle villégiature n'était pas, cependant, du goût d'une droite extrémiste et fâchisante arc-

boutée à des non-valeurs autoritaires comme l'enracinement.

Pour combattre le droit au loisir et à la libre-circulation, ils employèrent les moyens les plus vils, taxant ceux du voyage de voleurs de poules et de rois fainéants. Force est de reconnaître qu'à bord de leurs chars à bœufs, ces princes avaient une activité économique quasi nulle. A leur décharge, l'absence de radio-guidage, la faible densité et l'état du réseau routier ne favorisaient pas la productivité. Même si, pendant les étapes, certains d'entre eux tentèrent de relancer l'artisanat et les petits boulots. Mais la demande en rempaillage de chaises et lecture des lignes de la main n'était pas, hélas, suffisante, les paysans étant par nature méfiants et jaloux. La situation se dégrada lentement (deux kilomètres/heure selon les experts). Jusqu'au jour où, éloignés des centres de décision (et pour cause), les maires firent une révolution de palais. C'est ainsi que les Mérovingiens disparurent. On les enferma dans des couvents après leur avoir coupé les cheveux. Avaient-ils couché avec les Allemands pour mériter un tel sort ? Assurément non. Inventeur du premier véhicule entièrement écologique, précurseur du club de Rome et du mouvement hippy, l'exemple mérovingien, s'il avait été poursuivi, nous aurait évité le trou dans la couche d'ozone.



Le Libre Journal

68, rue David-d'Angers - 75019 Paris
Tél. 42.46.44.77 - Fax 48.24.08.28

OUI, JE M'ABONNE AU *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Je sais que je ne recevrai ni téléviseur, ni téléphone portable, ni bulletin de participation à une super tombola dotée de nombreux prix prestigieux mais simplement un décadaire de civilisation française et de tradition catholique écrit par des journalistes libres.

Je comprends qu'en m'abonnant, je conforte la comptabilité du *LIBRE JOURNAL de la France Courtoise* ce qui explique que je bénéficie d'une réduction sur le prix de vente au numéro qui est de 27 F

Je désire un abonnement de

- ☐ Un an, donc je verse six cent francs soit 340 F d'économie
- ☐ Six mois, donc je verse trois cent cinquante francs soit 136 F d'économie
- ☐ Trois mois, donc je verse deux cent francs soit 43 F d'économie.

Je paie par ☐ chèque bancaire ☐ postal ☐ mandat

Je désire que cet abonnement soit servi à l'adresse suivante:

Madame, Mademoiselle ou Monsieur

à Code postal